



La Charrue

RÉCITS | IDÉES | CULTURE

T R I M E S T R I E L

PRINTEMPS 2021

La Violence de l'amour

L'amour des ennemis Jean Lasserre • Au-delà du Pacifisme Eberhard Arnold
Hauerwas • Barr • Beauchamp • Romero • del Vasto • Button



Francisco de Zurbarán, *Agnus Dei*, 1635–1640

NOUS N'AVONS JAMAIS PRÊCHÉ LA VIOLENCE.

Uniquement la violence de l'amour.

Celle qui a conduit le Christ
à se laisser clouer sur une croix.

Celle qui permet à chacun
de vaincre l'égoïsme,
de se battre contre les cruelles
inégalités de chez nous.

CETTE VIOLENCE-LA
n'est pas celle de l'épée

NI CELLE de la haine.

C'EST LA violence de l'amour,

CELLE DE la fraternité,

CELLE QUI veut changer les armes
EN FAUCILLES pour la moisson.

Oscar Romero, le 27 novembre 1977 ➤

DOSSIER

PRINTEMPS 2021 • NO. 8

ESSAI



Avec l'amour, nous forcerons nos frères

La Paix Prophétique avec James Baldwin

Anthony M. Barr

Nous apprenons de Baldwin que l'amour de l'artisan de paix œuvre contre l'injustice.

DÉCLARATION



Au-delà du Pacifisme

Sept thèses sur la non-violence chrétienne

Eberhard Arnold

Un chrétien a-t-il le devoir de tuer ? Pour Eberhard Arnold, qui écrit en Allemagne entre 1920 et 1935, cette question est au cœur du sens du christianisme et de la vie humaine.

LECTURE



Militant pour la paix

Eberhard Arnold et la non-violence chrétienne

Stanley Hauerwas

Le pacifisme est irréaliste – à moins qu'il ne soit conforme au Christ, écrit le « meilleur théologien d'Amérique » (*Time*) en présentant le livre *La révolution de Dieu* d'Eberhard Arnold.

LECTURE



Avez-vous tué quelqu'un ?

Questions posées aux anciens combattants qui rentrent de la guerre.

Scott Beauchamp

Personne ne s'engage dans l'Armée juste pour l'argent ou par seul dévouement à sa famille.

ESSAI



L'amour des ennemis

D'après l'Évangile

Jean Lasserre

L'Évangile nous avertit que si nous nous séparons avec animosité d'un frère humain, lui refusant notre communion fraternelle, nous nous séparons du même coup de Dieu lui-même.

RÉCIT



Une Vie Qui Résiste à la Guerre

L'histoire de l'objection de conscience et du Bruderhof

Scott Button

Né en 1933 au Bruderhof, Jakob Gneiting a été imprégné dès sa jeunesse par le message de la non-violence.

RÉDACTEUR EN CHEF : Peter Mommsen

RÉDACTEURS EN CHEF ADJOINTS : Maureen Swinger, Sam Hine, Susannah Black

DIRECTEUR DE LA RÉDACTION : Caitrin Keiper

ADMINISTRATEUR DÉLÉGUÉ : Maria Hine

ÉDITEUR DE POÉSIE : A M Juster

DESIGNERS : Rosalind Stevenson, Miriam Burlison

DIRECTEUR DE LA CRÉATION : Clare Stober

RÉVISEURS DE COPIE : Wilma Mommsen, Priscilla Jensen

FACT CHECKER : Suzanne Quinta

DIRECTEUR DU MARKETING : Trevor Wisner

ÉDITIONS INTERNATIONALES : Ian Barth (Royaume-Uni), Kim Comer (Allemagne), Chungyon Won (Corée), Allen Page (France). Traduit de l'anglais par Dominique Macabie. Relecteur de la version française : Samuel Clarisse

RÉDACTEURS COLLABORATEURS : Joy Clarkson, Leah Libresco Sargeant, Brandon McGinley, Jake Meador

RÉDACTEUR FONDATEUR : Eberhard Arnold (1883-1935)

La Charrue numéro 8 : La violence de l'amour

Extrait et traduit du *Plough Quarterly* No. 26: *The Violence of Love*

Publié par Plough Publishing House, ISBN 978-1-63608-035-2

Copyright © 2020 by Plough Publishing House. Tous droits réservés.

Plough Publishing House

Royaume-Uni

Brightling Road
Robertsbridge TN32 5DR UK
T: 01580 883 344
info@editionscharrue.com

Allemagne

Talweg 18 / Grafe Haus
07639 Bad Klosterlausnitz DE
+49 (0)3 6601 922 5431
holzland@bruderhof.com

États-Unis

51 Bowne Drive
Walden, NY 12586 USA
T: +001.845.572.3455
info@plough.com

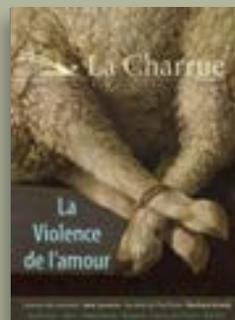
Australie

4188 Gwydir Highway
Elsmore, NSW 2360 AU
T: +61(0)2.6723.2213

La Charrue (issn 2632-6043) est publié trimestriellement par

Plough Publishing House, Darvell, Robertsbridge, E. Sussex TN32 5DR UK.

COUVERTURE ET INTÉRIEUR DE LA COUVERTURE : Francisco de Zurbarán, Agnus Dei. Image tombée dans le domaine public. Couverture arrière : Tom Thomson, début du printemps 1917, huile sur panneau de bois. Image du domaine public.



À PROPOS DE LA COUVERTURE : L'oeuvre sur la couverture est un détail d'un Agnus Dei du peintre espagnol Francisco de Zurbarán (1598-1664), représentant l'Agneau de Dieu en sacrifice (voir Jean 1:29). Le tableau complet, qui montre un agneau mérinos âgé d'environ un an, figure sur la couverture intérieure. Zurbarán a peint six versions de cette image au cours de sa vie ; cette version, considérée comme la plus belle, a été réalisée entre 1635 et 1640, alors qu'il travaillait à Séville. Huile sur toile, 15" par 24", Prado, Madrid.

DÉPARTMENTS

DANS LE MONDE ENTIER

3 Famille et amis

L'hospitalité en Syrie ;
Un artisan de paix

LETTRÉS DE NOS LECTEURS

5 Forum

Célibataires dans l'église ;
Un enfant de plus ? ;
La féministe à genoux

LETTRE DE L'ÉDITEUR

7 Du bon dans la violence ?

La douceur et ses contrariétés

MÉDITATION

57 La violence n'est pas...

Lanza del Vasto

LIVRES PLOUGH

58 Vivre la paix

La révolution de Dieu
Sel et lumière
La paix sans illusions
Être témoin

PRÉCURSEURS

60 Felix Manz

Martyre anabaptiste

FAMILLE & AMIS

DANS LE MONDE ENTIER

Apprendre la générosité en Syrie

Steve Gumaer

Je croyais que le principe fondamental de la charité et de la compassion concernait le plan matériel : ceux qui ont plus de richesses que les autres partagent avec ceux qui en manquent. Que nous, qui sommes nés dans la richesse, ou dans des structures sociales fonctionnelles et privilégiées, avec des opportunités de prospérer, partageons avec ceux n'ayant pas les mêmes chances. Les riches donnent aux pauvres ; les puissants donnent aux petits.

Réfugiés et personnes déplacées ont démenti cette idée fausse.

En décembre 2019, j'étais à Al-Hasakah, au nord-est de la Syrie. Les forces armées turques et leurs alliés poursuivaient leur invasion de la Syrie kurde, amorcée le 9 octobre. Le long de la frontière turque, furent attaqués des villages et des villes kurdes, arabes et arméniennes, faisant de nombreuses victimes. Les survivants fuyaient dans le désert ou étaient emmenés en hâte tant que les routes restaient ouvertes.

D'octobre à janvier 2020, mon équipe et des centaines de volontaires ont nourri et soigné jusqu'à 27 000 personnes par jour. Toutes nos distributions se déroulaient dans des écoles primaires et des bâtiments publics fermés par l'administration locale pour servir d'abris temporaires jusqu'à ce que soient aménagés des camps de déplacés. J'ai rendu visite à l'une de ces écoles et me suis rendu dans une salle de classe où, à ce qu'on m'a dit, une femme venait de donner naissance à une belle petite fille. En arrivant, j'ai été accueilli avec un grand sourire par un homme dont

les mains de cultivateurs suggéraient qu'il avait les pieds bien sur terre. « Je m'appelle Mahmood », dit-il d'une voix douce, accompagnant son sourire sincère de ce geste moyen-oriental : la main droite sur le cœur. Il m'a fait entrer dans une salle de classe où se trouvaient sa femme et ses quatre enfants, dont leur fille Loreen, qui venait de naître.

Assise par terre en un grand cercle, la famille fit circuler un curry parfumé, du riz, des piments et du pain azyme. Les meilleurs morceaux de chaque plat m'étaient réservés. Quand tout le monde fut servi, dans un concert de rires et de chuchotements, ils me firent signe de commencer mon repas. Avec force gestes et grâce aux traductions occasionnelles d'un ami, nous avons écouté leur histoire en partageant un simple repas.

Pendant que ses enfants débarrassaient la table, Mahmood, désormais grave, fixait le sol. « Nous venions à peine d'acheter des portes et des fenêtres pour terminer notre maison. On a tout perdu. » Il eut du mal à m'avouer que sa famille et lui avaient économisé pendant vingt ans pour la construire, une pièce après l'autre, au fur et à mesure que le leur permettait leur maigre revenu d'agriculteurs.

Mahmood m'a fait une place à sa table, à moi, un étranger. Il a partagé la nourriture de sa famille avec moi, sélectionnant les meilleurs morceaux disponibles pour remplir mon assiette.

Son accueil – et celui de sa famille – était aussi touchant qu'authentique, comme lors de tant de repas partagés avec des moyen-orientaux.

J'ai appris de réfugiés et de personnes déplacées comme Mahmood que la charité ne



relève pas de la responsabilité ou privilège des seuls riches, mais de tous, quel que soit leur statut social ou financier ; et qu'elle n'est pas pratiquée chez les plus riches de mes connaissances de façon aussi puissante que par ceux de mes amis en proie à pauvreté matérielle et insécurité. Depuis vingt-six ans, j'essaie de surpasser en générosité les victimes de cette guerre, sans succès pour l'instant.

Vous voulez faire l'expérience de l'hospitalité ? Rendez-vous dans n'importe quel camp de réfugiés ou camp de déplacés (internally displaced persons, IDP) dans le monde et faites-vous inviter dans la cabane ou la tente d'une famille déplacée par la guerre, dont les seuls biens se réduisent à quelques vêtements usés et à d'humbles possessions sentimentales, une photo de mariage par exemple. Quand vous entrez, vous déclenchez une intense activité : on fait bouillir de l'eau pour faire du thé sucré ; un repas est préparé ; la table est essuyée ; un oreiller vous est placé au creux du dos, et on vous dit : « Étendez-vous ici. Vous êtes sans doute très fatigué ».

La richesse matérielle permet de faire étalage de l'abondance de sa générosité. Cependant, la richesse n'est pas indispensable à la générosité. On peut être riche et généreux,

La famille de Mahmood avec leur fille nouvelle-née, Loreen

Steve Gumaer et son épouse, Oddny, ont fondé Partners Relief & Development en 1994, organisation humanitaire internationale qui oeuvre dans les zones de guerre. Steve est le président de Partners.

Lore Weber, à l'occasion de son quarante-vingt-quatrième anniversaire en octobre 2020

mais aussi bien pauvre et généreux. La richesse est un outil, qu'on peut aussi bien utiliser à tort ou raison.

Afin d'entretenir une source de soutien matériel aux familles déplacées par la guerre et leur prouver ainsi notre affection, mon équipe chez Partners Relief & Development a dû faire preuve cette année de plus de créativité et ténacité que jamais. Avec les défis que représentent faillites des banques, fermetures des frontières et toutes les nouvelles complexités créées par la pandémie, certains continuent de répondre avec dévouement à l'impératif d'une action acharnée.

Les vieux routiers de ce travail vous diront ceci : en travaillant pour elles, c'est aux côtés des personnes que nous voulions aider que nous avons appris les plus importantes leçons. Quel que soit notre niveau de sacrifice ou de générosité, nous ne surpasserons jamais les familles déplacées en matière de détermination, sens de la communauté, amour et sacrifice. Comme eux, nous apprenons à aimer en aimant.

Un Infatigable Artisan de la paix

Lore Weber (1936–2020)

**Clemens Weber et
Chris Zimmerman**

« Une femme svelte, au cœur tendre, à l'énergie débordante, toujours prête à aider, à faire la paix, à reconforter quelqu'un ou à veiller tard pour écrire une lettre de plus... » Je vous parle de la Lore Weber évoquée dans une nécrologie formulée après sa mort en Allemagne, en octobre 2020. Elle avait quatre-vingt-quatre ans.

Pendant son enfance, dans un monde saturé de croix gammées, d'armes et de peur, Lore a développé un sens aigu de la justice et une inextinguible soif de paix.

En 1974, avec son mari Gerhard, pasteur luthérien, elle fonde la Basisgemeinde, une « communauté de base » sur le modèle des premières congrégations chrétiennes. Elle se caractérise par un logement, un culte, un travail et des biens communs, ainsi que par le désir de témoigner publiquement de la justice et de la paix. Selon Gerhard, « Pour nous, rendre un tel témoignage signifiait avant tout essayer de vivre réelle-

ment le shalom – la paix de Dieu ». Gerhard et Lore sont restés fidèles à cet appel, ainsi qu'aux autres membres de leur communauté, dans les moments difficiles (et à travers des années de pauvreté, marquées le plus visiblement par un régime alimentaire à base de pommes de terre et de tout ce qui pouvait être cultivé dans le jardin de la communauté).

Dans un quartier délabré de Berlin-Est, les Weber ont fondé en 1990 une ramification de la communauté. Deux événements ont failli compromettre ce nouveau départ : un incendie (des squatters installés dans le bâtiment n'appréciaient pas de le voir rénové et transformé) ; et la mort prématurée de Gerhard, victime d'un cancer. Plus tard, la flambée des valeurs immobilières – le quartier étant devenu une destination branchée – est apparue comme la plus grande menace à notre expansion. Pourtant, la petite maisonnée s'est entêtée... Elle sert les sans-abris et les nécessiteux qui se présentent à sa porte, et accueille les gosses dans le jardin d'enfants du quartier que gère encore la communauté.



Jusqu'au bout, Lore a infatigablement poursuivi sa quête de paix et de justice, tant au sein de sa communauté qu'à une échelle plus large : elle a lutté pour les droits des locataires dans le contexte d'un embourgeoisement croissant ; elle était membre du conseil d'administration de Church and Peace, réseau œcuménique européen ; et plus généralement, elle s'est fait la voisine, au sens biblique du mot, de toute personne dont le chemin croisait le sien.

Voici ce que Lore a répondu à la question, que signifie travailler pour la justice et la paix ? « Pendant des années, je me suis demandée ce que j'avais à donner ou à dire aux personnes dans le besoin – et j'en connaissais beaucoup ! Cette remise en question n'a cessé de me hanter jusqu'à ce que, grâce à une alcoolique, je trouve une réponse qui m'a permis de cesser de me torturer. Elle m'a aidé à voir que je pouvais tout simplement être là, là où vivaient et vivent toujours ces personnes, et qu'en vertu de ma simple foi en l'amour sans fin de Dieu, je pouvais avoir un impact sur eux, même sans paroles. » ➔

Chris Zimmerman est membre du Bruderhof et enseigne à la Mount Academy à Esopus, New York. Clemens Weber, le fils de Lore Weber, est membre de la Basisgemeinde et vit à Berlin.

FORUM ≡

LETTRES DES LECTEURS



Le Forum recueille les réponses proposées par d'autres écrivains aux questions soulevées par nos auteurs, et par vos lettres, vous, nos lecteurs. Envoyez vos contributions à charrue@ccimail.co.uk, en indiquant votre nom et votre ville ; les contributions sont susceptibles d'être éditées pour des questions de longueur et de clarté, et d'être publiées sur n'importe quel support.

CÉLIBATAIRES EN ÉGLISE

Sur l'article « *Célibataires, seuls sur le banc* » de Gina Dalfonzo : Je suis particulièrement sensible à cet article sur les célibataires dans l'église. Après vingt-quatre ans de mariage, mon ancien mari nous a quittés, nos quatre enfants adolescents et moi. Du jour au lendemain, l'église, qui avait été au centre de notre vie, est devenue une source de souffrance intense. Mon ancien mari et moi étions responsables : l'église était donc gênée et honteuse. Nous étions victimes de commérages, de réprobation et de maladroites. Ils ne savaient trop quoi faire de nous, car nous étions de toute évidence anéantis : les enfants et moi nous sommes retrouvés exclus des familles dites intactes.

Si nous voulons que l'église soit un refuge pour les personnes brisées, nous devons faire un effort supplémentaire pour les reconnaître, les encourager et les inclure. Nous devons chercher des moyens créatifs de favoriser une perception de la famille de Dieu où les affligés auront une chance de guérir. Notre Père est fidèle à ses enfants, et l'église locale doit en être le reflet.

*Rebecca Biegert Conti,
Flagstaff, Arizona*

Merci d'avoir inclus cet article sur le thème de la famille – vivre sa vie en célibataire fait partie du tableau d'ensemble ; c'est une réalité pour bien des gens. Gina Dalfonzo décrit assez bien ce qui est ma propre expérience. Je vis certes au sein de familles aimantes et attentionnées, mais je ressens toujours le besoin de me sentir utile et d'avoir des amis. J'ai besoin d'encouragements et de la confirmation qu'une vie de célibataire, vécue pour le Christ et à son service, est un projet aussi valable pour un disciple que celui des gens mariés. De même, ils ont eux aussi besoin de soutien et de courage pour fortifier leur couple et l'éducation des enfants. Nous sommes chrétiens, frères et sœurs, et avons besoin les uns des autres ; chacun a quelque chose à donner dont un autre peut avoir besoin.

*Judith Shirky,
Rifton, New York*

C'est un bon rappel de l'importance de l'intentionnalité. Je suis marié depuis huit ans. Nous avons un enfant et un autre en route. Mais j'ai aussi été célibataire au sein de l'église. La présence d'une compagne n'était pas automatique, comme c'est le cas pour moi maintenant, et je trouve que les familles s'enferment trop facilement dans leurs propres

problématiques. Mais je sais qu'au sein du chaos de nos vies frénétiques, on peut toujours ménager de la place pour la famille, comprise comme étendue à toute l'Église.

*Jeff Porter,
St. Andrews, Écosse*

PLAIDOYER POUR LES BÉBÉS

À propos de l'article de Ross Douthat, « *Plaidoyer pour avoir un enfant de plus* » : La plupart des gens rejettent immédiatement la possibilité d'avoir une famille nombreuse et c'est très triste. Certes, c'est une tâche difficile ; bien souvent, mon mari et moi nous demandons nous nous en sortirons sans y laisser notre santé mentale. Je pense que beaucoup de gens se sous-estiment et ont du mal à renoncer à leur mode de vie. Ils sacrifient les progrès des enfants et de la société à l'autel de leurs propres désirs égoïstes. Je ne dis pas que ça vaut pour tout le monde, mais je pense que ça peut s'appliquer à la plupart des familles qui ont un seul enfant. Ils accordent plus d'importance aux marchandises, aux objets et au confort matériel qu'à la vie si enrichissante que procure le plus souvent une famille nombreuse. J'ai grandi dans une petite famille, et j'ai maintenant cinq enfants. Je connais les deux facettes et je maintiens mon opinion.

*Meghan Cherry,
Dallas, Texas*

Qu'en est-il de l'obligation du chrétien d'adopter ? Comment cette question influence-t-elle la réflexion sur les familles nombreuses, la démographie et la contraception ? (Contrairement à une idée fautive très répandue, les parents adoptifs ne sont pas tous stériles !) Tant

Yulia Brodskaya,
Plume, paper quilling
(paperolles)

d'enfants sont déjà là ! J'essaie de le dire à mes amis infertiles et ils pensent que je suis folle !

*Megan McManus,
Raleigh, North Carolina*

La seule solution au changement climatique c'est la technologie. Énergie propre, géo-ingénierie et capture du carbone : la seule issue passe par là. Notre société doit devenir suffisamment riche et technologiquement avancée pour être à même de bien gérer la terre. Et plus la population augmentera, plus ce sera facile. Il suffit d'inventer une seule fois une technologie, et ensuite la diffuser dans le monde entier. Plus sera forte la démographie des pays riches, plus nous aurons les moyens de financer scientifiques et ingénieurs.

*Mark Gilmour
Auckland, New Zealand*

Cet article fait réfléchir, et je suis d'accord avec la conclusion de Dou : nous avons besoin d'une conversion radicale de nos cœurs modernes endurcis, que les frères et sœurs créent le premier cercle parfait de socialisation, et que la parentalité est l'un des appels les plus sacrés de la vie.

Avec mon mari, j'ai donné naissance à des enfants, nous en avons adopté et avons aussi été famille d'accueil. Je ne suis pas convaincue que Douthat ait répondu de manière adéquate aux craintes de surpopulation, et je suis étonnée qu'il n'ait jamais évoqué la possibilité du placement familial. Nos travailleurs sociaux, surchargés de travail dans presque tous les États, seront

heureux de remplir d'enfants votre siège arrière. La tentation du narcissisme tribal en sera nettement moins forte et, avec un peu de chance, la définition de la famille d'accueil s'en trouvera élargie.

*Mary Ann Conrad
Albuquerque, New Mexico*

Cet article m'a plu pour deux raisons. Le concept des enfants comme source de sanctification pour tous est très pertinent ; deuxièmement, je pense que cela s'applique à tout le monde, pas seulement aux croyants inscrits dans une tradition communautaire de familles nombreuses. Idéalement, ma femme et moi aurions sans doute choisi d'emblée de ne pas avoir d'enfants, ou alors pas plus d'un, mais nous en avons maintenant deux et je les aime beaucoup.

Mon principal combat, c'est de savoir comment prendre soin de la génération précédente vieillissante, en dépit de son idéal – si paradoxal ! : pour favoriser le confort économique de leurs enfants, ils les ont envoyés loin d'eux aux quatre coins des États-Unis. Or, ils s'attendent maintenant à nous voir revenir vivre auprès de nos parents âgés. Je pense qu'aucun des articles de ce numéro n'a abordé ce problème, si ce n'est pour prescrire de vagues idéaux culturels se résumant à renoncer aux opportunités

économiques pour favoriser le rapprochement familial.

*Evan Leister
Kansas City, Missouri*

AU-DELÀ D'UNE VISION FIGÉE

À propos de « *La Féministe en Prière* » de Sarah C. Williams : Les efforts de Josephine Butler me rappellent la puissance particulière de la prière pour nous aider à réimaginer le monde, nous-mêmes et les autres, ainsi que notre relation à Dieu, pour nous faire dépasser une vision du monde négative si bien ancrée. Je me souviens également du personnage de Ron Hansen, dans le roman *Mariette in Ecstasy* (L'Extase de Mariette), et de sa relation avec Dieu : « Nous aspirons à être formés, dorlotés et protégés par lui, mais lui nous offre en fait la liberté. Désormais, quand j'essaie de connaître sa volonté, sa bonté m'inonde, son grand amour me submerge, et je l'entends murmurer : « Étonne-moi ! ». Dieu nous permet de rêver en grand, mais combien de fois saisissons-nous son offre libératrice ? Il ne fait guère de doute que Josephine Butler, elle, a franchi le pas.

*Father Michael Mayer
Rochester, New York* ➤



Du Bon dans la Violence ?

La douceur et ses contrariétés

PETER MOMMSEN

P ARMI TOUT CE QUE NOUS avons perdu l'année dernière, avec ses innombrables épreuves et déchirements, retenons ce qui peut sembler une abstraction. Il s'agit de la levée d'un tabou autrefois inébranlable. À un moment donné, entre l'assassinat de George Floyd le 25 mai et l'invasion du Capitole américain le 6 janvier, le consensus de notre culture contre la violence politique s'est effondré. Avant 2020, nous vivions dans une société qui (à l'exception de ses marges de gauche et de droite) s'accordait massivement sur le principe d'interdire l'utilisation de la violence à des fins politiques. Aujourd'hui, nous savons que beaucoup de nos concitoyens sont plutôt d'accord avec la violence – du moins tant que ceux qui crèvent les vitres et frappent les policiers sont dans leur camp.

Comme toute généralisation, cette déclaration exige beaucoup de réserves. De toute évidence, le tabou, désormais enfreint, contre la violence politique a toujours été appliqué de manière sélective ; trop souvent, il s'agissait d'une norme imposée à certains mais pas à d'autres, comme le montre l'histoire de Jim Crow. En outre, il n'est pas évident de comprendre pourquoi la violence d'une émeute devrait être condamnée plus sévèrement que d'autres types de violence qui, bien que moins spectaculaires, sont plus meurtrières. Le système carcéral américain, par exemple, par sa négligence délibérée à fournir des soins médicaux, fauche chaque année beaucoup plus de vies que n'importe quelle manifestation de têtes brûlées ; de même que l'industrie de l'avortement. Et

c'est sans compter, pour l'instant, avec la question des guerres étrangères ou de la complicité occidentale avec les camps de concentration chinois pour Ouïghours.

Nous ne savons pas non plus si la levée du tabou contre la violence s'avérera temporaire, un symptôme passager de plus de ces mois fébriles de pandémie. Peut-être le consensus contre la violence réapparaîtra-t-il, une fois plus ou moins retrouvé l'ordre de la vie ordinaire.

Peut-être. Pourtant, même lorsque nous aurons pris toutes les dispositions nécessaires, quelque chose d'important semble avoir changé. L'ancien tabou était lié

à un ensemble d'idéaux : le désaccord courtois, le respect de l'État de droit, les transferts pacifiques du pouvoir... Il a trouvé son expression dans la religion civile du « Jour de Martin Luther King », et son universalisme irénique « J'ai fait un Rêve (I Have a Dream) ». Sa force émotionnelle est née d'une conviction vague, mais largement partagée que l'arc de l'univers penche franchement vers la justice.

Il est difficile de voir comment cette vieille mythologie, dont l'emprise s'était desserrée bien avant 2020, puisse facilement retrouver sa puissance d'antan. Cela nous sauta aux yeux, par exemple, lors des manifestations de Black Lives Matter l'été dernier. Alors que le centre-ville de Minneapolis était la proie des flammes, des journalistes sympathisants des protestations se sont joints au chœur de ceux qui scandaient la phrase du révérend King selon laquelle les émeutes sont le « langage des sans-voix ». Cependant beaucoup se sont étrangement tus lorsqu'il s'est agi d'afficher la foi sans compromis



Dans les bestiaires médiévaux, la mère pélican est un symbole d'abnégation : elle s'empale pour nourrir ses petits. Illustration pour *Plough* de Rudolf Koch, 1923.

qu'avait King en la non-violence (qui n'est pas sans rapport avec son christianisme). En fait, la *non-violence* semblait être devenue un mot grossier parmi certains progressistes ; même lorsqu'ils citaient King, il était clair qu'ils se languissaient de Stokely Carmichael, ou peut-être de Frantz Fanon.

À droite, on s'est beaucoup gaussé du double langage de ces « manifestants pour la plupart pacifiques ». Mais bien sûr, le récent acte de violence politique le plus spectaculaire ne fut pas du fait de la gauche. En 2020, les Proud Boys (Hommes Fiers), les Oath Keepers (Gardiens du Serment) et leurs semblables ont organisé leur propre manifestation « essentiellement pacifique » à Washington DC.

EST-IL POSSIBLE DE REVENIR À un large consensus reconnaissant que la violence est condamnable ? Comme nous sommes un magazine chrétien, il est normal de commencer par balayer devant notre porte, et nous demander quelle culpabilité nous, les chrétiens, devons endosser en matière de violence politique, et quel contre-programme peut proposer le christianisme. Répondre à ces questions dépasse évidemment le cadre de ce bref article. Mais il semble important d'aborder deux points.

Le premier, c'est la montée du soi-disant nationalisme chrétien, qui a joué un rôle important dans la violence politique de ces derniers mois, notamment dans l'attaque du Capitole américain. Ce mouvement combine des prières publiques exhibitionnistes et des bannières « Jésus 2020 » aux forts relents de suprématie blanche, ainsi qu'une propension à la violence, même meurtrière.

Tout cela, bien entendu, n'a rien de chrétien, même si ce mouvement est historiquement profondément enraciné dans la culture chrétienne blanche américaine. La déconnexion se manifeste de la manière la plus flagrante lorsque ces soi-disant nationalistes chrétiens prennent le symbole de la croix – emblème d'un juif exécuté qui a refusé de se défendre – et le transforment en un blason en faveur d'un tribalisme quasi automatique. Difficile d'imaginer posture plus étrangère à la voie du Jésus des évangiles.

Ce qui nous amène au deuxième point : à quoi pourrait ressembler une posture véritablement chrétienne ? On peut commencer par un texte, si familier qu'il peut sembler sans intérêt : les Béatitudes, qui bénissent les artisans de paix, les doux et les miséricordieux.

Parmi ces Béatitudes, la douceur est sans doute la moins populaire. Mais c'est peut-être justement la raison pour laquelle on en a tant besoin aujourd'hui. Peu surprenant qu'une société où la violence politique augmente soit aussi celle qui méprise la douceur. La nôtre en est à un moment où elle affiche fièrement son réalisme du « nous contre eux » ; elle se délecte à faire honte à ses ennemis et savoure la gifle exterminatrice. Cette mentalité s'étend de la gauche à la droite, des théoriciens critiques de la race aux théoconservateurs intégristes. Si ce qui compte c'est la lutte pour le pouvoir brut, alors la coercition est un outil nécessaire.

Quant à la douceur, cette vision du monde est plutôt son contraire. Pourtant, la béatitude se doit de s'appliquer même en temps de conflit, ou alors elle ne s'applique pas du tout. Lorsqu'on le lit dans le contexte du Sermon sur la montagne dans son ensemble, l'appel de Jésus à la douceur ne se limite pas à être aimable dans la vie privée. Il nous invite clairement à faire preuve de douceur dans des situations extrêmes, au point que cette posture semble violer toutes les normes de la plus élémentaire justice : quand quelqu'un vous frappe sur une joue, tendez l'autre joue ; lorsqu'on vous force à faire un kilomètre, portez-vous volontaire pour un second ; lorsque qu'on vous vole votre manteau, donnez aussi votre chemise ; pardonnez non seulement les torts pardonnables, mais aussi les torts réputés impardonnables.

Tant de douceur va au-delà de l'abnégation. Elle est généreuse. (Thomas d'Aquin l'a souligné en liant la vertu de la douceur à la vertu de la magnanimité). Sans cette détermination à céder aux autres, il est impossible de leur accorder le bénéfice du doute, leur accorder une seconde chance, leur faire grâce, bref, les aimer comme soi-même.

« Vous avez entendu qu'il a été dit : 'Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi'. Mais je

vous dis : aimez vos ennemis et priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est aux cieux ; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes » (Matt. 5:43-45).

Cet appel à aimer même son ennemi illustre l'approche chrétienne non seulement de la violence politique, mais aussi de la violence en général. Si j'aime mon ennemi, je ne saurais nourrir de la rage contre lui. Si j'aime mon ennemi, je ne peux pas me joindre à une foule prédatrice sur Twitter acharnée à l'anéantir (même si je dois lui exprimer mon désaccord). Si j'aime mon ennemi, je ne peux pas souhaiter le voir blessé ou mort – et certainement pas le tuer.

ALOR QU'AU COURS DES SIÈCLES les chrétiens ont toujours honoré la non-violence, ils l'ont souvent interprétée comme un idéal surnaturel. Par conséquent, la non-violence est considérée comme une vocation spéciale, qui s'en remet aux autres, les 'non non-violents', pour faire le sale boulot : défendre les personnes vulnérables, maintenir la paix publique et protéger contre les méchants les non-violents eux-mêmes

S'il en était ainsi, la non-violence équivaldrait au pire égoïsme spirituel (comme l'en a accusé Reinhold Niebuhr, entre autres). Mais ce n'est pas le point de vue du Sermon sur la Montagne. Dans cet enseignement phare du christianisme, la non-violence n'est qu'une expression prosaïque, voire évidente, d'un nouveau mode de vie. Une vie devant être entièrement remodelée par la générosité sans limite de l'amour parfait : « Vous devez donc être parfaits, comme votre Père céleste est parfait » (Mt 5, 48).

Si nous prenons au pied de la lettre l'appel de Jésus à la non-violence, nous nous retrouvons avec toutes sortes de questions pratiques intéressantes : Qu'en est-il du maintien de l'ordre ? Qu'en est-il de l'armée ? Qu'en est-il de la participation au gouvernement ? Certaines de ces questions, mais

pas toutes, sont abordées dans les pages qui suivent. Notre but n'est pas ici de proposer un système de règles éthiques sur la non-violence, mais de « mettre en place une nouvelle orthodoxie théorique » comme le dit Eberhard Arnold (page 17). Une telle tentative serait contraire à la générosité même du Sermon sur la Montagne. Ce numéro de La Charrue ne vise donc qu'à explorer ce à quoi pourrait ressembler une vie vécue selon l'amour plutôt que selon la violence.

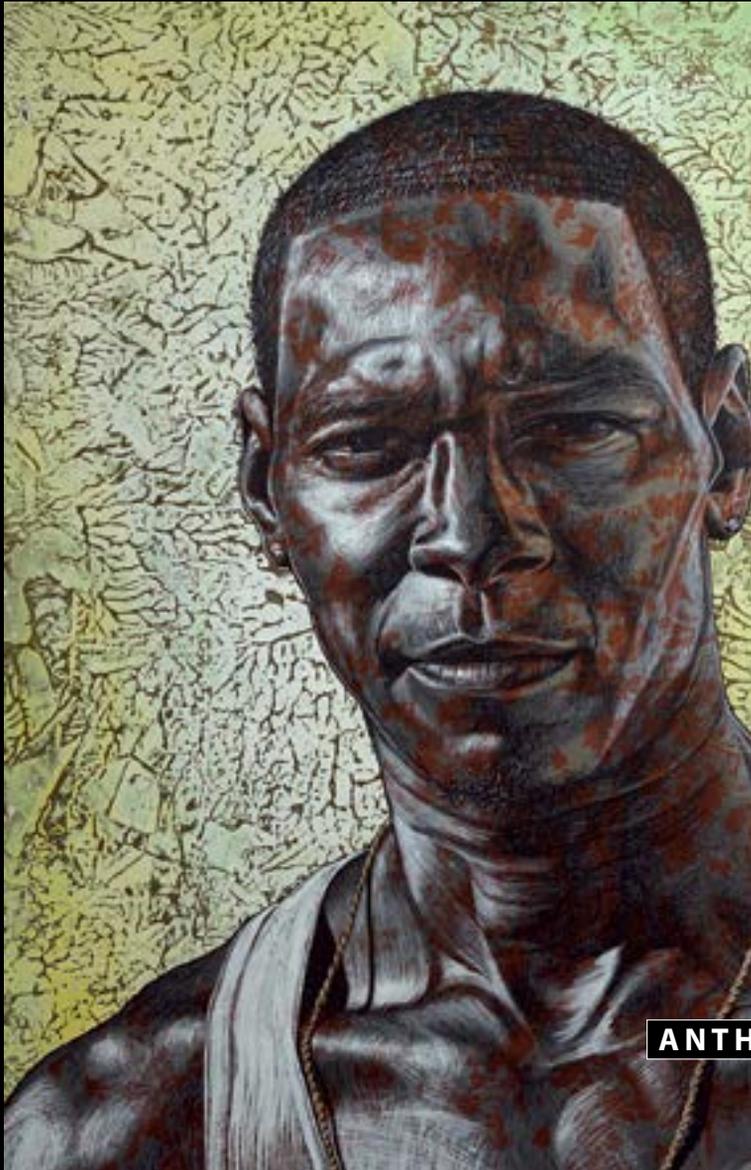
En 1977, l'archevêque de San Salvador, Oscar Romero, s'est trouvé confronté au gouvernement oligarchique du Salvador pour avoir critiqué la répression sanglante des manifestations populaires. Romero, à son tour, a été accusé de prêcher la violence révolutionnaire. Il l'a nié : « Nous n'avons jamais prêché la violence, sauf la violence de l'amour, qui a laissé le Christ cloué sur une croix. » Il est revenu sur ce thème dans un discours prononcé en 1979 :

La seule violence admise par l'Évangile c'est la violence envers soi-même. Quand le Christ se laisse tuer, cette violence s'appelle « se laisser tuer ». La violence envers soi-même est plus efficace que la violence envers autrui. Il est très facile de tuer, surtout quand on a des armes, mais comme il est difficile de se laisser tuer par amour d'un autre !

Romero se doutait bien de ce qu'il risquait. Sept mois plus tard, il fut abattu par un assassin de droite, pendant qu'il célébrait la messe.

D'un point de vue réaliste, la douceur en vertu de laquelle Romero a vécu et fut assassiné, semble absurde. D'un point de vue utilitariste, le martyr semblera toujours absurde. Les Béatitudes peuvent bien promettre que les doux hériteront de la terre, mais l'histoire humaine semble réfuter massivement l'idée que les doux hériteront de quoi que ce soit.

À moins que soit vrai ce que les Évangiles racontent sur Pâques : qu'une humble victime soit ressuscitée des morts et règne désormais en maître de l'univers. Si c'est vrai, alors la réponse à la violence devient évidente. Elle commence et se termine par la violence de l'amour sacrificiel. ➤



ANTHONY M. BARR

Avec l'amour, nous forcerons nos frères

La Paix Prophétique avec James Baldwin

QUAND J'ÉTAIS PETIT GARÇON, j'avais deux réponses à la question « Que veux-tu faire quand tu seras grand ? » « Prédicateur, répondais-je, ou policier ». Parfois, je disais, « je serai les deux ». Ces deux aspirations ont sous-tendu ma vie pendant peut-être une décennie.

Aucune de ces deux professions n'est une tradition familiale, et je n'ai pas eu d'idoles d'enfance spécifiques pour m'inciter à des carrières aussi disparates. Si je devais deviner pourquoi ces deux métiers m'ont attiré, ce serait probablement en raison de mon sens de la justice. Un pasteur peut vous aider à gérer votre colère, mais un prédicateur se bat contre les péchés sociaux ; et un flic, eh bien, un flic attrape les méchants.

Issu d'une famille évangélique américaine, je passais de temps en temps ces tests d'inventaire de nos « dons spirituels », étranges mélanges de psychologie pop et d'exégèse biblique, inspirés par la lettre de Saint Paul à l'église de Corinthe. Les résultats étaient généralement cohérents : d'après eux, j'avais le don de prophétie. Enfant, je pensais que prophétiser c'était prédire l'avenir, ou s'opposer à l'Antéchrist de la fin des temps. Mais les prophètes de l'Ancien Testament ne faisaient pas beaucoup de prédictions. Ils s'exprimaient plutôt contre les péchés sociaux, les péchés politiques, les péchés de l'empire, les maux d'un régime qui tourne le dos à Dieu, exploite les pauvres et les marginaux et abuse d'eux ; un État qui perpétue l'injustice. Plus je lisais l'Ancien Testament, plus ma perspective changeait. Un prédicateur prophétique défend les innocents avec une indignation enflammée, et un flic, eh bien, un flic ça attrape les méchants.

Vers mes 15 ans, ces aspirations se sont

évanouies. Désormais, je voulais être cinéaste ; j'adorais l'idée de transformer la culture par le biais de récits qui rivaliseraient avec les meilleurs d'Hollywood. Quoi qu'il en soit, l'idée d'une carrière dans les forces de l'ordre s'était heurtée à ma propre intériorité, en particulier au sentiment persistant que je ne pourrais jamais faire un métier qui m'obligerait à porter une arme. Parfois, il faut bien qu'un flic tue le méchant, raisonnai-je. Et je savais que je ne pourrais jamais le faire.

Les événements de Ferguson furent le moment où tout ce que je me racontais sur la justice s'est effondré. En 2014, l'officier Darren Wilson tira sur Michael Brown et le toucha létalement. Il était âgé de 18 ans. Ensuite, les fonctionnaires municipaux ont abandonné pendant quatre heures son corps dans la rue. Après Ferguson je ne pouvais plus ignorer ce que je commençais à peine à comprendre : quand ils voient des Noirs comme moi, un grand nombre de flics dans tout le pays perçoivent des démons. Plus tard, j'ai lu le rapport du ministère de la Justice qui documentait minutieusement comment la ville de Ferguson utilisait les méthodes agressives de sa police et la loi sur la confiscation civile pour maximiser sans vergogne les profits engrangés par sa municipalité. Et je me suis plongé dans l'histoire des brutalités policières et de la montée de l'État carcéral, bref un nouveau régime à la Jim Crow. En première année d'université, j'ai travaillé avec le Professeur Anthony Bradley sur son livre, écrit pour mettre fin à la surcriminalisation et à l'incarcération de masse. Mais avant toutes ces études, avant d'intégrer mes intuitions à un cadre conceptuel, c'est le corps sans vie de Michael Brown, abandonné en pleine rue, qui m'a transpercé le cœur.

Alfred Conteh, *Will*, fusain, acrylique et poussière de bronze atomisée sur papier

Anthony M. Barr, étudiant de troisième cycle à l'université de Pepperdine, a écrit pour le journal American Conservative et le University Bookman. Il est rédacteur pour le projet « The American Project » de la Pepperdine School of Public Policy, qui promeut un conservatisme communautaire.

Après Ferguson, ma relation à l'évangélisme s'est également effilochée, et avec elle les derniers vestiges de mes vellétés de prédicateur. Le discours sur le maintien de l'ordre en Amérique a tracé une ligne de démarcation séparant ceux qui célèbrent ce qu'ils appellent la défense de l'État de droit de ceux qui

Œuvrer pour la paix est intrinsèquement lié à la solidarité avec tout citoyen dont le régime le cloue à une croix.

comprennent la souffrance de mon peuple.

« Jésus n'est pas mort pour assurer la protection de votre pavillon de banlieue », argumentais-je sans cesse avec des Évangéliques blancs qui m'opposaient le Livre de Romains pour justifier la violence de l'État. J'ai donc révisé mes catégories mentales : un pasteur proclame « une année d'abondance » pour les chrétiens blancs de la classe moyenne, les chouchous de Dieu ; un prophète n'est qu'un « Noir en colère » de plus, et on lui fait sentir qu'il n'est pas le bienvenu même dans sa ville natale ; et un flic, eh bien, un flic c'est un employé de l'État formé pour tuer en toute impunité.

Entre le monde et moi

En 2015, le livre de Ta-Nehisi Coates, « *Between the World and Me* », m'a frappé au cœur, avec la force d'un ouragan. Dans ces pages, j'ai découvert la colère politique : non pas l'habituel fallacieux outrage du populisme performatif, mais une rage concentrée, sans compromis et fière d'elle-même. J'y ai trouvé le manifeste que le corps est le lieu où se croisent les forces du monde et toutes les aspirations que nous pouvons nourrir. « *Between the World and Me* » est écrit comme la lettre

d'un père à son fils, une lettre expliquant ce que signifie vivre dans un monde où votre corps même est perçu comme une menace, où l'apparence physique de votre peau, de vos yeux, de vos cheveux est une incitation à la violence.

Les mots de Coates m'ont marqué au fer rouge : « En fait, toute notre phraséologie – relations raciales, fracture raciale, justice raciale, profilage racial, privilège blanc, et même suprématie blanche – sert à masquer le fait que le racisme est une expérience viscérale ; qu'il écrase les cerveaux, obstrue les voies respiratoires, déchire les muscles, arrache les organes, brise les os et casse les dents ». Coates recommande à son fils, et à tous ses lecteurs, de ne jamais « perdre cela de vue ».

La vision du monde de Coates ne laisse aucune place à la religion, et surtout pas à un Vieil Homme assis sur un nuage, qui promet une justice toujours ajournée. La promesse d'une paix dans un au-delà pittoresque n'est qu'une piètre consolation pour ceux qui endurent des humiliations injustes, ici et maintenant. « Votre corps est tout ce que vous avez », dit Coates à son fils, « alors veillez à bien le conserver ». La suite de ce premier livre est un ouvrage intitulé « *We Were Eight Years in Power* » ; Coates estime que la puissance, en particulier le Black Power, est tout ce qui protège les corps – le sien, celui de son fils et le mien – de la force dévastatrice d'un monde social hostile à des gens comme nous.

Coates n'est pas le premier Noir à rejeter la religion et sa métaphysique de l'espoir considérée comme une réponse inadéquate à la violence des Blancs. Cette tradition a alimenté certains des travaux les plus importants en matière de Droits civils, comme la manière dont les Black Panthers ont pu nourrir, habiller et éduquer les leurs dans des communautés autodéterminées.



Mais Coates se trompe sur la religion. Il passe à côté de la solidarité profonde inscrite au cœur de l'Évangile, de la réalité qui change le monde : lorsque nous disons « corps, brisé pour vous », nous parlons littéralement d'un corps brisé, et ce corps littéralement brisé est donné pour lui, pour vous et pour moi. Jésus a interposé son corps entre nos corps et le monde. Il est le lien entre la souffrance et la grâce, entre l'oppression et le dépouillement radical de soi. La table à laquelle il nous offre son corps est un lieu d'égalitarisme où race et position sociale n'ont ni poids ni sens. C'est aussi un lieu de solidarité indéfectible, car c'est là que nous sommes unis à la croix du Christ, que nous sommes capables de porter nos croix et de participer ainsi dans notre propre chair la souffrance rédemptrice du Christ, comme l'écrit Paul aux Colossiens.

La Paix, mais pas la Tranquillité

« Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu ».

Que signifie le fait que le Christ, le Prince de la paix qui « porte le poids du gouvernement sur ses épaules », nous invite à participer à l'œuvre de paix ? Que signifie le fait que le Christ, le Fils unique de Dieu, associe l'établissement de la paix au partage d'une filiation ?

Je crois que nous ne pouvons pas comprendre pleinement ces enseignements sans voir que le Christ crucifié est le Christ exécuté injustement par un régime politique oppressif. Lorsque nous confessons dans le Credo qu'il a été crucifié « sous Ponce Pilate », il est important de dire « sous » et non « par ». Le Christ ne fut pas simplement tué par des hommes injustes ; il fut tué sous la sanction de l'autorité politique, conséquence directe d'un processus explicitement politique, avec procédure judiciaire et condamnation. Cela signifie qu'aucune activité de rétablissement de la paix, quelle qu'elle soit, ne saurait se résumer au simple maintien de « l'État de droit », quel que soit le régime détenteur du pouvoir

Alfred Conteh,
Triple E et son père, fusain,
acrylique et
poussière
d'acier
atomisée sur
papier



Alfred Conteh,
Atlas, fusain
et acrylique
sur papier

politique. La voie du rétablissement de la paix est tout à fait différente de celle qui mène à la simple bonne citoyenneté ou à la préservation d'une politique. En effet, si le rétablissement de la paix implique d'imiter le Prince de Paix qui porte le gouvernement sur son épaule comme des cicatrices de sa flagellation et d'une croix de bois, il est clair que le rétablissement de la paix est intrinsèquement lié à la solidarité avec celui dont le régime le cloue sur une croix. La justice de la croix du Christ est une justice de réconciliation, un chemin vers la paix en faveur de ceux qui en ont été dépossédés.

Certains prédicateurs affirment que chercher à mettre fin aux injustices ici et maintenant trahit l'intégrité du message du Christ. Toutefois, c'est confondre l'idée, vraie, que le

royaume du Christ n'est pas de ce monde – qu'il n'est attaché à aucun régime terrestre – avec l'idée que Dieu serait indifférent aux injustices de notre monde actuel. Dieu n'était pas indifférent au sang d'Abel qui criait à lui depuis la terre ; Dieu n'était pas indifférent aux maris dénoncés par Malachie parce qu'ils avaient trahi leurs vœux de mariage ; et Jésus n'était certainement pas indifférent aux changeurs du temple qui exploitaient les braves gens.

Le but fondamental des prophètes de Dieu c'est donc de faire la paix en nous appelant à la repentance, celle qui conduit à la réconciliation, et en plaidant simultanément en faveur des conditions matérielles et sociales qui rendent possibles la paix. Et je pense que si les prophètes se heurtent si systématiquement

aux autorités civiles, c'est précisément parce que le travail d'engendrement de la paix exige la confrontation avec les forces qui nuisent à la paix, par l'exploitation et la violence. La paix n'est pas la même chose que le silence.

Lecture de Baldwin

Le grand humaniste noir James Baldwin préfigure certains des thèmes du livre de Coates ; il en a même couché quelques-uns dans une lettre adressée à un parent. Publié en 1962, le déchirant « A Letter to My Nephew » de Baldwin a pour toile de fond la profonde injustice raciale qu'il subissait et qui dès sa jeunesse conduisit à son expatriation.

La lettre de Baldwin commence avec la description du genre de relation intime qu'il avait avec son frère, le père de son neveu. « Je ne sais si vous avez connu quelqu'un de très longue date ; si vous avez aimé quelqu'un depuis si longtemps – dès votre naissance, pendant votre enfance, et toute votre vie d'adulte, écrit Baldwin. Ce faisant, « on acquiert une étrange perspective sur le temps, la douleur et les efforts humains ». Ce contexte est important, car il renforce l'autorité de Baldwin quand il s'exprime sur la vie de son neveu – comme il le dit lui-même, « je sais dans quelles conditions tu es né, car j'étais là ».

Baldwin et Coates comprennent tous deux qu'aimer les personnes qui souffrent de la cruauté d'autrui façonne votre vision du monde et votre relation aux autres. Baldwin écrit : « Je sais ce que le monde a fait à mon frère et à que, s'il lui a survécu, ce fut de justesse. Je sais – ce qui est bien pire, et c'est le crime dont j'accuse mon pays et mes compatriotes et que ni moi, ni le temps, ni l'histoire ne leur pardonnerons jamais – qu'ils ont détruit et détruisent encore des centaines de milliers de vies, même si certains ne le savent pas et que d'autres ne veulent pas le savoir. »

C'est là le grand obstacle à tout rétablissement de la paix : ces subtils mécanismes de défense qui nous servent à préserver notre ignorance. Ainsi, le travail de rétablissement de la paix est toujours prophétique ; il nous demande de se conscientiser et d'agir. Tout au long de l'Écriture, la parole prophétique appelle le peuple de Dieu à reconnaître ses fautes collectives et individuelles et à s'en repentir. C'est la condition préalable à l'action concrète requise pour établir une relation juste avec Dieu et le prochain, entre dirigeant et gouverné et au sein de la famille – pour commencer à faire advenir la justice sociale.

Voici le grand obstacle à tout rétablissement de la paix : les subtils mécanismes de défense que nous utilisons pour préserver notre ignorance volontaire.

Mais comment y parvenir ? Comment adopter une posture juste face à un monde qui nous malmène, face à des gens qui nous rabaissent et nous dévalorisent, face au type de violence viscérale qui aboutit à un corps sans vie, abandonné pendant quatre heures, une journée d'août, sur le bitume d'une rue publique. Ici, la lettre de Baldwin nous lance un nouveau défi. Tout d'abord, il inculque à son neveu le devoir d'assumer cette tâche : accepter ceux qui l'oppriment dans une ignorance délibérée et une fausse innocence. Il écrit : « Vous devez les accepter et les accepter avec amour, car ces personnes innocentes n'ont pas d'autre espoir. Elles sont en effet toujours piégées dans une histoire qu'elles ne comprennent pas et tant qu'ils ne l'auront pas comprise, ils ne pourront pas en être libérés ».



Alfred
Conteh,
Crishelle,
fusain,
acrylique et
poussière
d'acier
atomisée
sur papier

Néanmoins, il ne suffit pas d'accepter. Pour le bien de tous, oppresseurs comme opprimés, ce n'est pas suffisant. Baldwin ajoute un devoir encore plus pesant. Il écrit : « nous devons – dans l'amour – forcer nos frères à se voir tels qu'ils sont, à cesser de fuir la réalité et à s'atteler à la changer ». C'est un défi tout aussi redoutable que celui de Coates, mais il est ancré dans un amour beaucoup plus vaste. L'amour du pacificateur est un amour vigoureux, qui n'accepte pas les injustices du statu quo, qui ne permet pas à l'ignorance délibérée des oppresseurs d'étouffer la parole prophétique, pas plus que la réconciliation et la paix qui nous sont offertes à tous par la croix du Christ.

J'essaie toujours d'apprendre l'amour de Baldwin, je m'efforce toujours de trouver comment réconcilier souffrance profonde avec acceptation, je m'acharne toujours à trouver comment porter la croix de la solidarité de manière à assurer la paix. Je ne pense pas que la plupart des gens soient racistes, ni que la

plupart des flics soient des tueurs, et je n'estime pas que les erreurs judiciaires commises par notre nation soient le signe avant-coureur d'un désespoir irrémédiable. Je respecte la puissance, dont je connais l'efficacité, mais je ne crois pas que la puissance soit tout ce que nous ayons ni qu'elle soit une force plus grande dans le monde que l'amour.

Je suis maintenant en troisième cycle, j'étudie la politique publique. Je rêve toujours de contribuer à rendre le monde meilleur. Peut-être était-ce le fil conducteur de mes aspirations d'enfant, dont la justice est une pièce essentielle. Peut-être que, d'une manière détournée, il a toujours été question d'amour. Je laisse le dernier mot à Baldwin : « Nous n'avons pas encore cessé de trembler, mais si nous ne nous étions pas aimés, aucun de nous n'aurait survécu. Maintenant, vous devez survivre parce que nous vous aimons et au nom de vos enfants et des enfants de vos enfants. » 🐦

EBERHARD ARNOLD



August Macke, *Saint George*, 1912

AU-DELÀ DU PACIFISME

SEPT THÈSES SUR LA
NON-VIOLENCE CHRÉTIENNE

Un chrétien a-t-il le devoir de tuer ?

Pour Eberhard Arnold, qui écrivit en Allemagne entre 1920 et 1935, cette question est au cœur du sens du christianisme et de la vie humaine.



Au nom de Jésus, personne ne peut verser du sang humain.

Au nom de Jésus Christ, nous pouvons mourir, mais pas tuer. C'est là que l'Évangile nous conduit. Si nous voulons vraiment suivre le Christ, nous devons vivre comme il vécut et mourut.

S'adressant à ceux qui préconisent une guerre de classes menant au communisme d'État : Dans la vie d'une nation, et dans la lutte des classes pour l'existence, des tensions et des conflits refoulés éclatent sans cesse et donnent lieu à des explosions de violence. Ces explosions révèlent l'exploitation et l'oppression, ainsi que les instincts sauvages de la passion cupide. Les gens réagissent de différentes manières à cette violence : certains tentent de faire respecter la loi et l'ordre par des moyens meurtriers, tandis que d'autres se sentent appelés à lutter pour la justice sociale avec les opprimés.

En tant que chrétiens, nous devons cependant regarder plus loin. Le Christ a témoigné de la vie, de l'épanouissement de l'amour, de l'unité de tous les membres en un seul corps. Il nous a révélé le cœur de son père, qui laisse son soleil briller sur les méchants comme sur les bons. Il nous a chargés de servir la vie et de la construire, non de la démolir ou de la détruire.

C'est pourquoi nous croyons en un avenir d'amour et de fraternité constructive – dans la paix du royaume de Dieu. Et notre foi en ce royaume est bien plus qu'un vœu pieux pour l'avenir. Il s'agit plutôt d'une ferme conviction que Dieu nous donnera son cœur et son esprit dès maintenant, sur cette terre. Semence vivante et cachée de l'avenir, l'Église s'est vue confier l'Esprit de ce royaume à venir. Son identité actuelle doit donc manifester maintenant la même paix, la même joie et la même justice qu'elle est appelée à incarner à l'avenir.

C'est pourquoi nous devons protester contre toute effusion de sang et toute violence, quelle qu'en soit l'origine. Notre témoignage et notre volonté de paix, d'amour à tout prix, même au risque de notre propre vie, n'ont jamais été

Eberhard Arnold (1883-1935) fut le rédacteur en chef fondateur de Plough et cofondateur du Bruderhof.

aussi nécessaires. Ceux qui nous disent que les questions de la non-violence et de l'objection de conscience ne sont plus pertinentes ont tort. À l'heure actuelle, ces questions sont plus pertinentes que jamais. Mais pour y répondre, il faut du courage et de la persévérance dans l'amour. Jésus savait qu'il ne conquerrait jamais l'esprit du monde par la violence, mais seulement par l'amour. C'est pourquoi il a vaincu la tentation de s'emparer du pouvoir sur les royaumes de la terre, et c'est pourquoi il parle de ceux qui sont forts en amour – les artisans de la paix – comme de ceux qui hériteront de la terre et la posséderont. Cette attitude fut représentée et proclamée avec force par les premiers chrétiens, qui estimaient que guerre et profession militaire étaient inconciliables avec leur vocation. Il est regrettable que les chrétiens convaincus ne rendent pas aujourd'hui le même témoignage avec la même clarté.

Nous reconnaissons l'existence du mal et du péché, mais nous savons qu'ils ne triompheront pas. Nous croyons en Dieu et en la renaissance de l'humanité. Et notre foi n'est pas placée dans le progrès, l'inévitable ascension vers une plus grande perfection, mais nous avons foi dans l'Esprit du Christ – foi dans la renaissance des individus et dans la communion de l'Église. Cette foi considère la guerre et la révolution comme un jugement nécessaire sur un monde dépravé et dégénéré. La foi attend tout de Dieu, et elle ne craint pas le choc des forces spirituelles. Elle aspire plutôt à la confrontation, car la fin doit venir – et après elle, un monde complètement nouveau.

Toute personne ayant entendu l'appel clair de l'Esprit de Jésus ne saurait recourir à la violence pour se protéger. Jésus a abandonné tout privilège et tout moyen de défense. Il a pris le chemin le plus humble. Et c'est le défi qu'il nous lance : le suivre sur le même chemin, sans



jamais s'en écarter ni à gauche ni à droite (1 P. 2, 21-23). Pensez-vous vraiment que vous pouvez suivre un chemin différent de celui de Jésus sur des points aussi décisifs que la propriété et la violence, tout en prétendant être son disciple ?



Il ne peut donc pas y avoir d'État chrétien.

L'épée du Saint-Esprit donnée à l'église est totalement différente à tous égards de l'épée de l'autorité gouvernementale. Dieu a remis l'épée temporelle, l'épée de sa colère, entre les mains des incroyants. L'Église ne doit pas l'utiliser. L'Église doit être dirigée par le seul Esprit du Christ. Dieu a retiré son Saint-Esprit aux incroyants parce qu'ils ne voulaient pas lui obéir. À la place, il leur a donné l'épée de la colère, c'est-à-dire le gouvernement temporel et sa puissance militaire. Mais le Christ lui-même est le roi de l'Esprit, dont les serviteurs ne peuvent manier d'autre épée que celle de l'Esprit.

Pourtant, nous ne pouvons pas aller voir un policier ou un soldat et lui dire : « Déposez vos armes tout de suite, et prenez le chemin

de l'amour et de la vie de disciple du Christ. » Nous n'avons pas le droit de faire cela. Nous ne pouvons le faire que lorsque l'Esprit prononce une parole vivante dans notre cœur : « Le moment décisif est arrivé : il nous faut parler à cet homme. » Alors nous lui parlerons, et au même moment Dieu lui parlera. Ce que nous lui dirons doit être en accord avec ce que Dieu dit dans son cœur au même moment.

À l'époque de la Réforme, au début du XVI^e siècle, nos frères [les premiers anabaptistes] ont protesté par milliers contre toute effusion de sang. Ce puissant mouvement des Frères était résolument réaliste car ils n'ont jamais cru que la paix mondiale, un printemps universel, étaient imminents. Au contraire, ils croyaient que le jour du jugement était proche. Ils s'attendaient à ce que la Guerre des Paysans soit un puissant avertissement de Dieu au gouvernement.

Prendre conscience que le monde utilisera toujours l'épée est réaliste. Mais ce réalisme doit être combiné avec la certitude que Jésus exclut toute effusion de sang ; il ne pourra jamais être un bourreau. Celui qui est exécuté sur la croix ne peut jamais exécuter personne. Celui dont le corps est percé ne peut jamais percer ou détruire des corps. Il ne tue jamais ; c'est lui-même qui fut tué. Il ne crucifie jamais ; il est lui-même crucifié. Les frères disent que l'amour de Jésus est l'amour de celui qui est exécuté



pour ses meurtriers, celui qui lui-même ne peut jamais être meurtrier ou bourreau.

Aucun gouvernement ne peut exister sans recourir à la force. Il est impossible d'imaginer un État qui n'utilise pas la police ou la force militaire. En somme, un gouvernement qui ne tue pas n'existe pas. Aucun gouvernement ne fait de compromis avec le capitalisme, le mammonisme et l'injustice. Quand Jésus a dit : « Donnez à César ce qui appartient à César », il parlait d'argent (Luc 20:25). Il a qualifié l'argent d'étranger, de quelque chose avec lequel il n'avait rien à voir. Donnez cette chose aliénante à l'empereur ; ils sont faits l'un pour l'autre, Mammon et César. Laissez l'argent aller là où il doit aller, mais donnez à Dieu ce qui appartient à Dieu. C'est ce que ces mots signifient. Votre âme et votre corps n'appartiennent pas à César, mais à Dieu et à l'Église. Laissez votre mammon aller à l'empereur. Votre vie appartient à Dieu !

Jésus veut que nous reconnaissons l'État comme une nécessité pratique avérée. Mais il ne peut y avoir d'État chrétien. La force ne peut que régner là où l'amour ne règne pas.



Le pacifisme est une caricature trompeuse du rétablissement de la paix.

Nulle part, Jésus ne dit un seul mot pour soutenir le pacifisme au nom de son utilité ou de ses avantages. En Jésus, nous trouvons la raison la plus profonde de vivre dans la non-violence radicale, de ne jamais blesser ou nuire à nos semblables, corps ou âme. D'où vient cette direction intérieure profonde qu'il nous

donne ? Elle trouve ses racines dans la source la plus profonde que nous ressentons les uns dans les autres : le frère ou la sœur dans chaque être humain, quelque chose de la lumière intérieure de la vérité, la lumière intérieure de Dieu et de son Esprit (1 Jean 2:10).

On dit et on fait beaucoup de bien pour la cause de la paix et de l'unification des nations. Mais je ne pense pas que ce soit suffisant. Si les gens se sentent poussés à essayer d'empêcher ou de retarder une autre grande guerre européenne, nous ne pouvons que nous en réjouir. Mais le plus douteux, c'est qu'ils réussissent à s'opposer à l'esprit de guerre qui règne actuellement :

Quand plus d'un millier de nos Allemands ont été tués par Hitler – sans procès – n'est-ce pas la guerre ? Quand des centaines de milliers de personnes dans les camps de concentration sont privées de leur liberté et de toute dignité, n'est-ce pas la guerre ? Quand des centaines de milliers de personnes sont envoyées en Sibérie et meurent de froid en abattant des arbres, n'est-ce pas la guerre ? Quand en Chine et en Russie, des millions de personnes meurent de faim alors qu'en Argentine et dans d'autres pays, sont stockées des millions de tonnes de blé, n'est-ce pas la guerre ? Quand des milliers de femmes se prostituent et gâchent leur vie pour de l'argent, n'est-ce pas la guerre ? Quand des millions de bébés sont tués par avortement chaque année, n'est-ce pas la guerre ? Quand des gens sont forcés de se tuer à la tâche comme des esclaves parce qu'ils ne peuvent pas nourrir leurs enfants autrement, n'est-ce pas la guerre ? Quand les riches vivent dans des villas entourées de parcs alors que d'autres familles n'ont même pas une seule chambre à eux, n'est-ce pas la guerre ? Quand certains se constituent d'énormes comptes en banque alors que d'autres gagnent à peine de quoi subvenir à leurs besoins élémentaires, n'est-ce pas la guerre ?

Nous ne représentons pas le pacifisme qui croit pouvoir empêcher une guerre future. Cette revendication n'est pas valable ; la guerre fait rage depuis toujours et jusqu'à aujourd'hui. Nous ne défendons pas le pacifisme qui croit en l'éradication de la guerre grâce à l'influence modératrice de certaines nations supérieures. Nous ne soutenons pas les forces armées de la

Nulle part, Jésus ne dit un seul mot pour soutenir le pacifisme au nom de son utilité ou de ses avantages.

Société des Nations, qui sont censées tenir en échec les nations indisciplinées. Nous récusons un pacifisme qui ignore les causes profondes de la guerre – la propriété et le capitalisme – et qui tente d'instaurer la paix sur fond d'injustice sociale. Nous ne croyons pas au pacifisme des hommes d'affaires qui écrasent leurs concurrents, ni à celui des personnes qui ne peuvent même pas vivre en paix avec leur propre femme. Puisque le pacifisme prend tant de formes auxquelles nous ne pouvons pas croire, nous préférons ne pas utiliser du tout le mot pacifisme.

Cependant, nous sommes amis de la paix et voulons contribuer à l'instauration de la paix. Jésus a dit : « Bénis soient les artisans de paix ! » Et si nous voulons vraiment la paix, nous devons la manifester dans tous les domaines de la vie. Nous ne pouvons pas blesser l'amour de quelque manière que ce soit et pour quelque raison que ce soit. Nous ne pouvons donc tuer personne ; nous ne pouvons nuire à personne sur le plan économique ; nous ne pouvons participer à un système qui impose aux travailleurs manuels un niveau de vie inférieur à celui des universitaires.

Nous tenons beaucoup à ce que la proclamation objective du royaume de Dieu ne dégénère pas en une nouvelle orthodoxie théorique. Nous nous intéressons vivement aux mouvements socialistes et pacifistes de notre époque, et nous soutenons la conscience mondiale qu'ils représentent – sans recourir à leurs fausses méthodes. Ce que nous partageons avec eux, c'est simplement l'idée que la communauté de l'avenir se caractérisera par une vie où tous les biens sont partagés librement et avec amour.

IV

Le Christ nous appelle à une vie d'action et non de passivité.

L'exigence très ordinaire que Jésus a adressée à son Église, à savoir maintenir une attitude d'amour et de bonté inconditionnelle, est sujette à toutes sortes de malentendus. Le langage de Dieu souffre de cette fausse traduction. Le pacifisme inefficace et passif du type de celui prôné par Léon Tolstoï en est un exemple. (La situation de Gandhi est différente : dans son cas, la non-violence combinée à la résistance passive est une arme pour la libération de son peuple ; c'est une forme de politique de pouvoir).



Tolstoï commence à juste titre par les ordres de Jésus formulés dans le Sermon sur la montagne, où il nous dit de ne pas résister au mal, de donner notre manteau quand on nous le confisque, de donner deux heures de travail quand on nous en demande une seule, de nous réconcilier avec notre ennemi alors que nous sommes encore en chemin avec lui. Mais Tolstoï comprend que ces mots signifient que nous devons simplement céder, nous soumettre docilement sans avoir clarifié les faits et sans protester contre le mal. Pour lui, le bien signifie simplement se résigner à notre mauvais sort, sans exercer notre libre arbitre. Ainsi, il prône en fait une piété étrangère à notre monde, celle résignée de l'Église établie, qu'il condamne si vivement ailleurs. L'attitude qu'il exige est, en effet, d'une extrême passivité, une sorte de bouddhisme. Bien qu'il parle beaucoup de Jésus, nous devons considérer Tolstoï comme une sorte de moine sectaire.

En revanche, les commandements de Jésus dans le Sermon sur la Montagne ont une signification active, un contenu positif, à savoir que la nature de Dieu en Jésus-Christ et dans son royaume à venir est révélée ici et maintenant dans l'Église. Il s'ensuit que nous ne pouvons céder à aucune action gouvernementale violente. Le règne de Dieu ne cède pas à la force militaire des grandes puissances. Si Jésus a été en fait exécuté, il a montré tout au long du procès qu'il protestait contre cette exécution. Il ne se rend pas passivement et faiblement à l'assassinat judiciaire. Il dit : « Je suis un roi, et vous verrez le Fils de l'homme à la droite du trône de Dieu. Vous devez reconnaître mon règne, vous qui commettez maintenant l'outrage de me tuer. » L'attitude de Jésus n'a rien à voir avec une conformité complaisante. Elle répond aux exigences du Sermon sur la Montagne. Cette différence est décisive.

À l'époque de Jésus, comme aujourd'hui, les gens attendaient un nouvel ordre mondial. Ils désiraient ardemment le royaume de justice dont les prophètes avaient parlé. Puis Jésus est venu, et il leur a révélé la nature et les conséquences pratiques de cette justice. Il leur a montré une justice complètement différente de l'ordre moral des gens pieux et des saints – une puissance vivante et croissante qui se conforme aux lois sacrées de la vie. Il ne leur a pas donné d'ordres sur la conduite à suivre, mais a plutôt irradié l'esprit de l'avenir par son caractère même. Ce caractère était l'unité.

C'est pourquoi il est inutile de prendre un commandement de Jésus hors de son contexte et de l'établir comme une loi à part entière. Il n'est pas possible de prendre part au royaume de Dieu sans la pureté du cœur, sans un travail vigoureux pour la paix ; le changement de cœur doit s'étendre à tous les domaines. C'est une folie que d'essayer de suivre le Christ dans une seule sphère de la vie. Les Béatitudes ne peuvent pas être dissociées. Elles commencent et se terminent par la même promesse de posséder le royaume des cieux.

Le peuple des Béatitudes est le peuple de l'amour. Ils vivent à partir du cœur de Dieu et se sentent chez eux en lui. L'Esprit de vie les a libérés de la loi du péché et de la mort ; rien ne peut les séparer de l'amour de Dieu en Jésus. Et ce qui est le plus remarquable et le plus mystérieux en eux, c'est qu'ils perçoivent partout la semence de Dieu. Là où les gens s'effondrent sous la souffrance, là où les cœurs aspirent à l'Esprit, ils entendent ses pas ; là où naît le désir révolutionnaire de justice sociale, là où retentissent les protestations contre la guerre et les effusions de sang, là où les gens sont persécutés à cause de leur socialisme ou de leur pacifisme, là où se trouvent la pureté du cœur et la compassion – là

ils perçoivent l'approche du royaume de Dieu et anticipent la béatitude à venir.



Aimez vos ennemis – même Hitler.

Rien d'autre ne peut nous être commandé que ce qui nous a été commandé aussi en des temps plus calmes : c'est l'amour parfait.

Nous devons le rappeler à nos amis religieux socialistes et pacifistes : aimez vos ennemis. Ils qualifient Hitler et Mussolini de démons. Je ne trouve pas dans le Nouveau Testament que Jésus ait traité de démon quiconque s'opposait à lui (bien qu'il ait appelé certains enfants des fils du diable) ; et même au sujet de Judas Iscariote, il est seulement dit : "Il avait un démon". Nos ennemis, eux aussi, restent nos frères et sœurs, et les objets de notre amour.

L'amour envers l'ennemi est le véritable amour de Jésus. Jésus dit : « Heureux les artisans de paix. » Si nos amis pacifistes veulent être des artisans de paix, ils doivent vivre dans l'amour, même envers leurs ennemis. S'ils les haïssent, ils sont aussi capables de les tuer : « Quiconque déteste son frère est un meurtrier ! » (1 Jean 3:15).

Nous avons pour mission de représenter l'amour parfait, également auprès de nos ennemis. Ici, il ne peut y avoir ni frontière ni limite ; quel que soit notre ennemi, peu importe à qui nous offrons notre amour. Nous aimons nos ennemis et voulons les aimer de la bonne manière, afin qu'ils trouvent la paix.

Nous savons que nous sommes entourés d'ennemis de la foi chrétienne. En ces temps, le sacrement du pardon est plus que jamais nécessaire, car la haine furieuse de l'ennemi nous met au défi de lui opposer le contraire. Nos ennemis sont ceux-là mêmes que nous devrions aimer en ayant foi en eux et en nous montrant compréhensifs, sachant qu'en dépit de leur aveuglement, ils ont une étincelle divine qui n'attend que d'être allumée.



L'amour pour nos ennemis doit être si réel qu'il atteigne leur cœur. Car c'est ce que fait l'amour. Lorsque cela se produit, nous trouvons l'étincelle cachée de Dieu dans le cœur même du plus grand pécheur. Dans ce sens, nous devons aussi pardonner à nos ennemis, tout comme Jésus a demandé au Père de pardonner aux soldats qui l'ont pendu sur la croix, en s'écriant : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font. »

Comment allons-nous mener ce combat ? Dans l'Esprit du royaume à venir, et d'aucune autre manière. Nous devons mener ce combat dans l'amour. L'arme de l'amour est la seule à notre disposition. Et que nous soyons confrontés à un policier à cheval ou à un membre du service du travail du Reich, que nous soyons en contact avec un président de district, un prince, un chef de parti, ou même avec le président du Reich, cela ne fait aucune différence. Nous devons les aimer, et ce n'est que lorsque nous les aimerons vraiment que nous pourrons leur apporter le témoignage de la vérité. C'est pour cela que nous sommes ici.

VI

**La voie chrétienne,
c'est la vie d'un soldat.**

Il y en a qui se méprennent complètement sur Jésus et qui pensent qu'il y avait en lui une sorte de douceur peu virile. Ses propres paroles prouvent que ce n'est pas vrai ; il dit que son chemin nous entrainera dans les batailles les plus dures, non seulement dans des conflits intérieurs désespérés mais même dans la mort physique. Sa propre mort et toute sa conduite le prouvent – entre autres la sûreté et l'intrépidité avec lesquelles il a affronté les puissances du meurtre et du mensonge.

Après que Jésus ait été tué, la petite bande de ses disciples à Jérusalem a proclamé que bien que leur chef ait été honteusement exécuté, il était en effet toujours vivant et demeurait leur espoir et ils avaient foi qu'il apportait le



Royaume. L'époque actuelle, disaient-ils, touche à sa fin ; l'humanité était dès lors confrontée au plus grand tournant de son histoire, et Jésus apparaîtrait une seconde fois dans la gloire et l'autorité. La domination de Dieu sur toute la terre sera assurée.

La réalité de ce message dans l'église primitive pouvait se voir au travers du fonctionnement des puissances du futur. Les gens ont été transformés. La force de mourir inhérente au sacrifice de Jésus les a conduits à accepter héroïquement la voie du martyr, et plus encore, elle leur a assuré la victoire sur les puissances démoniaques

Pour les premiers chrétiens, le matériel militaire accordé par l'Esprit était une réalité vivante, et non une simple métaphore.

de la méchanceté et de la maladie. Celui qui ressuscita par l'Esprit avait une force qui a explosé dans une attitude totalement nouvelle face à la vie : l'amour envers les frères et sœurs et l'amour de son ennemi, la justice divine du royaume à venir. Grâce à cet Esprit, la propriété a été abolie dans l'Église primitive. Les biens matériels ont été remis aux ambassadeurs des pauvres de l'Église. Par la présence et la puissance de l'Esprit et par la foi dans le Messie, cette bande de disciples est devenue une fraternité.

Dans la certitude de leur victoire, les chrétiens réunis pour la Cène ont perçu la question alarmante de Satan et de la mort : « Qui est celui qui nous vole notre pouvoir ? » Ils répondirent en exultant : « Voici le Christ, le crucifié ! »¹ Lorsque la mort du Christ est proclamée lors de ce repas, cela signifie que sa résurrection est concrétisée et que la vie est transformée. Sa

puissance victorieuse est consommée dans sa souffrance et sa mort, dans sa résurrection de la mort et son ascension sur le trône, et dans sa seconde venue. Car ce que le Christ a fait, il le fait encore et encore dans son Église. Sa victoire est parfaite. Terrifié, le Diable doit abandonner ce qui lui appartenait. Le dragon à sept têtes est tué et le venin maléfique est éradiqué.²

Les épreuves de tous les héros grecs ne peuvent égaler l'intensité de cette bataille spirituelle. En ne faisant plus qu'un avec le Christ triomphant, la vie chrétienne primitive est devenue une vie de soldat, sûre de la victoire sur le plus grand ennemi dans la lutte acharnée contre les puissances obscures de ce monde. Chaque fois que les croyants trouvaient l'unité dans leurs réunions, en particulier lorsqu'ils célébraient le baptême, la Cène et le « Repas d'amour » (Agapè), la puissance de la présence du Christ était incontestable. Les corps malades étaient guéris, les démons chassés, les péchés pardonnés. Les gens assurés de la vie et de la résurrection, parce qu'ils étaient libérés de tous leurs fardeaux et s'étaient détournés de leurs torts passés.

Le baptême et la confession de foi que les baptisés professaient étaient le « symbole » – le « serment militaire » – par lequel de plus en plus de soldats de l'Esprit prêtaient serment. Ce « mystère » les liait au service du Christ et à la simplicité de ses œuvres divines.

Il est probablement impossible de visualiser le sérieux avec lequel les premiers chrétiens ont pris le service héroïque de l'Esprit. L'équipement militaire accordé par l'Esprit était une réalité vivante, et non une simple métaphore. Les deux principes de base de la vie militaire – le droit à la solde militaire et l'interdiction de toute implication économique et politique – caractérisaient avec justesse la mission de Jésus auprès de ses

1. Syriac, *Testament de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, 1,28.

2. *Ode de Solomon* 22

apôtres. Il a souligné leur droit, en tant que soldats du Christ, de recevoir des provisions pour effectuer leur service (bien qu'ils restent pauvres par principe) et leur a ordonné de s'abstenir de toute entreprise commerciale et de l'accumulation de richesses et de biens. La règle de foi engageait tous les chrétiens à être des soldats apostoliques et prophétiques de l'Esprit. Les non-chrétiens étaient donc appelés « civils » ou paganis, d'où le mot « païens ».

Jésus avait prédit que boire sa coupe signifierait être baptisé dans ce bain de sang. À plusieurs reprises, l'Église s'est rassemblée autour des martyrs comme pour une Cène célébrée dans le sang.

À chaque fois, le spectacle répugnant de l'exécution devenait la victoire solennelle du Christ sur la domination de Satan, la certitude de la résurrection du Seigneur – cet événement qui garantissait pour toujours la domination du vainqueur mourant.

VIII

Nous n'avons qu'une seule tâche dans ce monde : incarner le corps du Christ.

Seules quelques personnes de nos jours saisissent ce réalisme des premiers chrétiens. Et c'est justement dans ce sens très réaliste que le Verbe, qui est le Christ, veut trouver un corps dans l'Église. Quand on se contente de simples mots sur la future venue de Dieu, ils entrent dans l'oreille des gens et ressortent par l'autre. C'est pourquoi une réalité vivante est nécessaire. Quelque chose doit être mis en place, créé et formé, de sorte que personne ne puisse passer à côté ; c'est l'incarnation, la corporalité.



« **Le Christ en vous** » est la première partie de ce mystère. Comme le Christ était en Marie, le Christ est en nous qui croyons et aimons. Ainsi, nous vivons en accord avec l'avenir ; le caractère de notre conduite est le caractère de l'avenir de Dieu.

La vie de Jésus n'a rien à voir avec le fait de tuer et de blesser les autres, elle n'a rien à voir avec contrevérités et impureté, et elle n'a rien à voir avec l'influence de mammon ou de la propriété. Jésus est allé encore plus loin : il a vaincu cette puissance hostile sur son terrain. Sa mort a fait voler en éclats toutes les armes de l'ennemi. Mais il a fait plus encore. Il a fait descendre le royaume de Dieu sur la terre, il a réveillé le corps et l'âme de la mort, il est lui-même ressuscité en tant que Vivant, et par son Esprit, il a posé les fondations du royaume final – un royaume d'unité complète pour tout ce qui est dans les cieux et sur la terre. Il a brisé les barrières entre les nations et a créé l'unité du corps de son église comme sa seconde incarnation. Cette nouvelle unité et cette nouvelle réalité corporelle de Jésus vivent ici sur terre au sein de la race humaine.



Rien ici de moraliste ni de légaliste ; c'est quelque chose de très simple et naturel. Cette unité se manifeste désormais par le Christ dans l'Église, par laquelle le futur royaume prend une forme physique. C'est pourquoi l'Église doit faire preuve d'une paix et d'une justice parfaites. C'est pourquoi elle ne peut pas verser de sang ni tolérer la propriété privée, ne peut pas mentir ni prêter serment, ne

peut pas tolérer de voir détruire la pureté nuptiale ou la fidélité conjugale.

L'apôtre Paul dit que nous sommes les ambassadeurs du royaume de Dieu (2 Cor. 5:20). Et le royaume de Dieu n'est représenté par aucun état de ce monde, mais par l'Église. Cela signifie que nous ne devons rien faire d'autre que ce que Dieu lui-même ferait pour son royaume. Tout comme l'ambassadeur britannique à Berlin ne fait rien d'autre que la volonté de ses supérieurs à Londres, nous devons nous aussi faire la volonté de Dieu seul. Nous ne sommes plus soumis aux lois de ce monde ; les terrains de notre ambassade sont inviolables, tout comme, dans la résidence d'un ambassadeur, seules les lois du pays qu'il représente sont valables.

La volonté de Dieu est de réconcilier et d'unir. Notre tâche est donc aussi de réconcilier et d'unir. Nous n'avons pas d'autre mission dans ce monde. ➤

Ces lectures sont adaptées des écrits rassemblés dans les livres d'Eberhard Arnold, notamment La révolution de Dieu (Plough, 2017) et Sel et lumière (Plough, 2017).

Militant pour la paix

Eberhard Arnold et la non-violence chrétienne

STANLEY HAUERWAS

Le pacifisme est irréaliste – à moins qu’il ne soit conforme au Christ, écrit le « meilleur théologien d’Amérique » (*Time*) en présentant le livre *La révolution de Dieu* d’Eberhard Arnold.



« **L**a DOULEUR C'EST LA CHARRUE QUI déchire nos cœurs pour nous ouvrir à la vérité. Sans la souffrance, nous ne reconnâtrions jamais notre culpabilité, notre impiété et l'injustice criante de la condition humaine ». C'est une affirmation que je préférerais ne pas entendre, mais à laquelle je ne peux qu'acquiescer. Faire face à des vérités qu'on préférerait ne pas reconnaître vous met dans une position étrange. C'est dans cette position, je pense, que vont se retrouver de nombreux lecteurs de *La Révolution de Dieu* d'Eberhard Arnold.

Commencer par annoncer qu'un livre risque de remettre en question la façon dont les lecteurs en viennent à se percevoir eux-mêmes ainsi que leur monde peut sembler une stratégie douteuse, si l'on veut rencontrer un large public. Pourtant, je tiens à ce que ce

livre soit lu par beaucoup de gens, en particulier ceux qui n'ont jamais entendu parler d'Eberhard Arnold (1883-1935).

Je veux qu'il ait du succès parce que j'approuve ce qu'il dit sur l'identité d'un chrétien. Mais avant tout, je veux qu'on le lise parce que la vérité est la vérité. C'est pourquoi je vais reprendre ici certaines des idées d'Arnold pour inciter les lecteurs à se laisser transformer le cœur.

Pour beaucoup, ce sera difficile car Arnold, aussi pacifiste soit-il, ne fait pas de prisonniers. Son église a peu de choses en commun avec le christianisme accommodant qui domine notre culture. En lisant, vous vous direz : « Je n'ai jamais vu une église comme celle qu'il décrit ». C'est exactement ce que je veux dire. Arnold est déterminé à nous aider à comprendre cette vision de l'église de Dieu, car il est certain

qu'elle est vraie : une église comme en n'en voit plus autour de nous. Arnold nous aide à voir parce qu'il sait écrire. Son écriture marque nos âmes au fer rouge et nous donne un regard neuf sur le sens de l'expression « suivre Jésus ».

Car au cœur du récit d'Arnold sur ce que nous sommes, se trouve Jésus, le Juif de Palestine, et tout ce que sa croix a rendu possible. C'est ce Jésus qui nous enseigne la relation intrinsèque entre meurtre et mort. C'est ce Jésus qui nous enseigne une façon de vivre avec autrui que nous pourrions à juste titre appeler Église.

Le récit d'Arnold sur la définition d'être un chrétien peut sembler trop radical et irréaliste pour beaucoup. S'ils admirent sa vision, ils ne sont toutefois pas encore disposés à apprendre à vivre sans biens, par exemple. Arnold admet cependant qu'on n'y arrive pas tout seul. Héros en herbe s'abstenir ! En effet, la fidélité prêchée par Arnold s'applique à l'humble quotidien.

Prenons garde d'oublier, en outre, que le cœur de la compréhension d'Arnold de l'église

est le Saint-Esprit. On dit souvent que la théologie moderne ignore le Saint-Esprit. Ce n'est certainement pas vrai de ce qu'Arnold comprend de la façon dont l'Esprit rend l'église possible. Tout ce qu'il a à dire dépend de l'action de l'Esprit. Nous serions possédés par nos biens si nous n'étions pas possédés par le Saint-Esprit.

Par le baptême et l'Eucharistie, l'Esprit nous pousse à adopter un mode de vie particulier qui permet à des ennemis de se réconcilier. Cette réconciliation est possible parce que l'Église est une communauté de pécheurs pardonnés. Ainsi constituée, l'église devient une alternative au monde. D'où la merveilleuse remarque d'Arnold : « La seule façon dont le monde reconnaîtra la mission de Jésus c'est par l'unité de son église » .

L'unité créée par l'Esprit vient de l'amour qui se manifeste dans l'amour du Père pour le Fils et dans l'amour du Fils pour le Père. La réalité communautaire que cet amour crée s'appelle le royaume de Dieu.

Le rétablissement de la paix est politique

Interview de Stanley Hauerwas par Charles E. Moore

La Charrue : Stanley, tu es un éthicien chrétien – Qu'est-ce qui rend chrétienne l'éthique chrétienne ?

Stanley Hauerwas : Jésus.

Oui, Jésus. Mais quel Jésus ?

C'est le Jésus des Évangiles qui rend chrétienne l'éthique chrétienne. Bien sûr, une partie de la difficulté de l'éthique chrétienne contemporaine c'est qu'elle essaie d'être une éthique pour tout le monde, pour n'importe qui, en fait. Ce n'est pas seulement une erreur, c'est une tragédie. Jésus

n'a pas épousé une quelconque « éthique universelle » ; s'il l'avait fait, il n'aurait pas été crucifié. Non, ce qui détermine notre façon de négocier avec le monde n'est pas une éthique rationnelle, mais une vie fondée sur la vie, la mort et la résurrection de Jésus.

L'éthique dite universelle est en fait l'éthique de quelqu'un de précis, déguisée comme convenant à n'importe qui. Dans ce cas, « Jésus » finit par devenir ce que Kierkegaard a décrit comme notre cheval de bataille. C'est pourquoi je ne peux pas prôner le pacifisme ou un principe abstrait de par

Stanley Hauerwas, professeur émérite d'éthique théologique et de droit à l'Université Duke, est auteur ou éditeur de plus de cinquante livres.

La langue du Royaume montre clairement que le témoignage de l'Église au monde est fondamentalement politique. Le Royaume est un foyer qui, comme tout foyer, nécessite des soins quotidiens. Être chrétien, c'est apprendre à partager une vie commune.

Certes, c'est une simplification, mais je pense que dans l'une de ses nombreuses plaisanteries, c'est Arnold qui nous aide le mieux à voir ce qui fait de nous des chrétiens. C'est très simple : être chrétien, c'est recevoir une mission. Lorsqu'on est baptisé, on devient les citoyens d'un pays où l'on nous donne à faire du bon travail. Ce travail nous évite de nous regarder le nombril, nous aide ainsi à reconnaître la valeur d'autrui. Cette reconnaissance s'appelle l'amour, et à juste titre.

Arnold ne balaie pas d'un revers de main les conceptions du salut qui soulignent l'importance de l'expérience individuelle, mais il se montre peu réceptif aux formes piétistes ou sentimentales de



la non-violence. Le pacifisme de qui ? La non-violence de qui ?

Pourtant, vous croyez que la non-violence n'est pas seulement une marque distinctive de la vie d'un disciple ou d'un sympathisant de Jésus, mais en est une composante essentielle. Pourquoi ?

Parce que Dieu incarné est entré dans notre monde en naissant dans une crèche et il est mort sur la croix. Il a refusé de nous sauver par la contrainte. Au lieu de cela, il a racheté le monde sur la croix, et en endurant d'atroces souffrances, il nous a donné l'occasion de voir comment nous pouvons vivre dans le monde sans tuer ceux qui voudraient nous tuer. La crucifixion est l'acte central qui rend la non-violence intelligible et si puissante.

Le salut du Christ nous offre la possibilité d'être

la foi. Il reconnaît que la piété personnelle s'est beaucoup répandue chez les chrétiens comme marqueur de leur relation avec Dieu. Il juge que ce n'est pas une mauvaise chose tant que « l'expérience religieuse personnelle » ouvre la personne à une croissance qui la conduit à servir dans et pour le monde. Mais il insiste : le sens de la croix du Christ ne peut se restreindre à l'expérience subjective de l'individu.

Lorsqu'on prend le salut pour une expérience individuelle, on risque de faire l'impasse sur l'obligation chrétienne de rechercher la justice.

Arnold conteste ceux qui pensent que le type de communauté qu'il décrit ne peut que se retirer hors du monde. Au contraire, cette sorte de communauté envoie constamment des gens dans le monde. Ceux qui sont envoyés ne se contenteront pas d'oeuvrer pour la justice : ils transformeront aussi le concept même de justice.

En particulier, ils contesteront le postulat voulant que le seul moyen d'obtenir la justice dans un monde de violence passe

greffés dans un tout nouveau mode de vie qui serait inconcevable autrement. En lui existe un nouveau type d'humanité, une vie commune rendue possible uniquement grâce à la croix, la résurrection et l'ascension du Christ. Le Christ ne rend pas le monde lui-même plus paisible. C'est la croix elle-même qui est la paix du monde, et notre tâche est d'y vivre et d'en témoigner.

Vous avez toujours soutenu que la non-violence n'est pas une règle morale ou un commandement strict – elle relève d'une réalité plus profonde.

En fait, ça ne me dérangerait pas de faire de la non-violence un commandement strict, mais en réalité, et plus fondamentalement encore, c'est une invitation à un mode de vie consacré à la proclamation de la vérité. La vérité est une

par la contrainte. Pour ceux qui vénèrent un Sauveur crucifié, il est tout simplement contradictoire de penser que la violence du monde peut être utilisée pour obtenir le bien. Arnold pose cette question rhétorique : comment des gens issus d'un havre de paix peuvent-ils agir dans le monde différemment de la communauté qui les a envoyés ?

Arnold est un pacifiste, mais son pacifisme est l'expression de sa compréhension des conditions nécessaires à une vie pacifique en commun. Arnold soutient qu'un tel mode de vie commune implique une critique profonde du capitalisme. Du point de vue d'Arnold, le capitalisme est un système économique qui garantit que la propriété privée est incontournable. Toute tentative d'instaurer la justice dans un tel système est vouée à l'échec, dans la mesure où elle ne touche pas à ce présupposé : ce que nous possédons nous appartient.

Si les membres de l'Église s'interdisent de posséder

condition indispensable à vivre sans coercition. La voie de la non-violence est longue et difficile. Elle implique d'être formé à la vertu de la patience.

Mais c'est là le message de la croix. La croix nous désarme de la responsabilité de créer un monde meilleur. Cela met la plupart d'entre nous très mal à l'aise, mais c'est ainsi que fonctionne le royaume de Dieu

Alors la vérité l'emporte ?

La vérité l'emporte. Par conséquent, nous n'avons pas à l'imposer, ni à la faire respecter, ni même à la défendre. C'est pourquoi la patience est cruciale pour le rétablissement de la paix. Dieu est patient, il veut qu'aucun ne périsse. Nous devons vivre à la lumière de cette vérité, par rapport à nous-mêmes et aussi aux autres, et nous avons l'assurance

des biens, ils doivent apprendre le partage au quotidien. Mettre l'argent en commun devient non seulement possible, mais surtout indispensable. Puisqu'un membre de la communauté n'a pas de ressources dont il puisse disposer à sa guise, discerner l'authenticité de sa vocation ne peut se faire que par la communauté elle-même. Puisqu'aucun membre ne possède de biens, il est indispensable de négocier à chaque instant au sein de la communauté et le conflit est évidemment inévitable. Il est intéressant de souligner qu'Arnold a une vision profondément démocratique de la communauté, car le membre le plus faible doit être entendu.

Le récit d'Arnold sur l'Église est étonnamment original, mais qu'on prenne garde de penser que ces idées seraient originales pour lui. Sa compréhension de la relation entre l'église et le monde est plus proche de

l'anabaptisme que de toutes les autres alternatives issues de la Réforme. Mais on retrouve également une sensibilité



du triomphe de la vérité. Mais gardons en tête que la plupart d'entre nous ne veulent pas connaître la vérité. Ce qui nous plaît le plus, c'est le mensonge.

Se confronter à la vérité dans sa vie personnelle revient en partie à constater à quel point on est habité par la violence.

Nous ne savons plus très bien à quoi ressemble la paix. C'est pourquoi je déteste le langage du pacifisme parce qu'il est compris comme n'étant pas quelque chose. Le pacifisme est une notion trop passive. Le défi de la vérité c'est d'apprendre à parler de ce qu'est réellement la paix et pourquoi elle est absente de notre monde.

Que signifie être du côté de la paix et œuvrer en sa faveur ?

catholique indéniable dans sa compréhension du sens des pratiques ecclésiales. S'il insiste sur le caractère volontaire de l'appartenance à l'église, son récit semble très éloigné du protestantisme traditionnel.

Si je devais identifier la tradition qu'Arnold représente au plus près, je dirais que la meilleure façon de comprendre sa communauté c'est de la considérer comme une forme de monachisme regroupant des gens mariés. Le monachisme a toujours été à l'avant-garde de la révolution de Dieu. Il n'est donc pas surprenant que le récit d'Arnold sur le mariage remette en question les représentations romantiques qui rendent actuellement le mariage si problématique. Arnold accorde une énorme attention au mariage et au rôle des enfants. Cela montre à quel point il les considère comme importants pour la formation des chrétiens.

S I CERTAINS LECTEUR D'ARNOLD pourraient conclure qu'il prône le retrait du monde, ce n'est pas sans raison. S'il

écarte la distinction entre nature et grâce, si chère aux catholiques, ainsi que le dualisme luthérien classique entre les ordres de la création et de la rédemption, son dualisme de base tient à celui entre l'église et le monde. Selon lui, les chrétiens doivent reconnaître que Dieu a donné à l'État « l'épée temporelle », mais cela signifie que les fonctions de l'État sont des tâches auxquelles les chrétiens ne sont pas appelés. L'État possède l'épée de la colère, mais l'Église et les chrétiens ne peuvent pas la brandir. Celui qui est exécuté sur la croix n'exécute personne. Il en va de même de ceux qui se prétendent être ses disciples.

Le désaveu de la violence peut sembler une mauvaise nouvelle pour ceux qui tiennent à ce que les chrétiens luttent en faveur de la justice pour les opprimés, mais la compréhension qu'a Arnold de l'Église fait de cette critique un faux débat. Il insiste : les chrétiens doivent s'engager socialement en faveur de sociétés plus justes. Or, cela implique de trouver des alternatives imaginatives tirées des pratiques de l'église. Par

Pour envisager la paix, il faut penser concrètement. Quand Dorothy Day est volontaire à la soupe populaire, elle fait œuvre de paix. La fatigue sur son visage, c'est la paix. « Faire la paix » sonne toujours comme un événement dramatique. Or la paix exige la vertu quotidienne du courage dans un monde marqué par lâcheté et poursuite de son intérêt personnel. Le rétablissement de la paix implique le travail de toute une population, pas seulement d'un individu héroïque. Dorothy Day dépendait de Peter Maurin, et tous les deux d'un mouvement, d'une communauté. Il ne faut pas considérer la paix comme une exception à la violence, c'est le contraire qui est vrai.

Vous nous mettez en garde depuis longtemps contre le fait que fragmentation et isolement engendrent la violence. Y a-t-il autre chose qui exacerbe notre sentiment d'absence de

paix ? Il semble qu'un facteur important soit la désinformation.

En tant que chrétiens, nous ne sommes pas assez authentiques les uns avec les autres, et nous ne reconnaissons pas combien certaines formes de Christianisme sont idolâtres. Certains, par exemple, identifient le christianisme avec les intérêts américains ou un parti politique. On doit prendre en compte cette réalité avec lucidité. Nous avons peur de ce constat parce que nous pensons qu'il vaut mieux être chrétien que non. Or, le mauvais christianisme est désastreux, et nous devons en convenir plus franchement.

N'avons-nous pas l'obligation d'essayer au moins de contenir le mal dans le monde ?

La fonction de police de l'État est indispensable. Mais nous sommes des réconciliateurs du Christ. Donc, notre véritable devoir c'est de trouver des

exemple, les membres de sa communauté n'ont pas seulement cherché à défendre ceux qui souffrent de négligence ; ils ont cherché à vivre avec ceux qui en souffrent afin de partager leur souffrance. Comme les Amish, qui vont vivre avec les victimes d'un drame, Arnold voudrait voir l'église envoyer des membres pour incarner d'abord et avant tout une présence auprès de ceux qui souffrent, pour partager leurs souffrances.

Arnold appelle un tel travail pour la justice « un petit travail », par rapport à la souffrance qui ravage le monde. Notre Le travail est peut-être petit, mais c'est ce qu'il nous a été donné de faire. Comme il le dit : « Nous croyons en une chrétienté qui fait quelque chose. » Quelle perspicacité extraordinaire - être chrétien, c'est être dans une communauté qui vous donne quelque chose à faire. Nous sommes sauvés par les petites tâches qui rendent la vie des autres plus supportable. Ainsi, l'observation d'Arnold

selon laquelle le travail quotidien avec les autres est le moyen le plus rapide de savoir si quelqu'un est prêt à vivre en communauté sur la base d'un amour et d'une foi authentiques.

Ce n'est pas n'importe quel travail qu'Arnold recommande - c'est un travail physique. Nous devrions être prêts à passer plusieurs heures par jour à travailler de nos mains, physiquement. Ayant moi-même commencé comme maçon, je sais bien apprécier ce qu'Arnold recommande. Ceux qui travaillent avec leurs mains n'ont pas le loisir de se regarder le nombril, ce qui leur permet de voir leur voisin. Un voisin peut dissimuler Jésus sous une autre apparence.

J'espère vous avoir incité à lire ce livre. C'est un bel ouvrage, et sa beauté peut parfois nous blesser. Mais si nous sommes blessés de la sorte, il peut s'agir, comme Arnold nous aide à le comprendre, de ce que Dieu nous a donné pour nous sauver. ➤

façons de vivre pour que la police n'ait pas à porter des armes. C'est une position politique.

La non-violence est donc politique.

Une façon saine de faire de la politique pourrait être une forme de non-violence dans la mesure où je m'impose d'écouter ce qu'a à dire mon adversaire au lieu de le tuer, même si ça me démange. La non-violence est plus qu'une attitude. Elle appelle un engagement politique d'une manière tout à fait surprenante.

Beaucoup de chrétiens se lamentent de la mort de Dieu dans la société et de notre héritage chrétien.

Eh bien, je pense en fait que l'un des points positifs de nos jours c'est précisément que nous avons perdu notre statut de chrétien et notre pouvoir

dans la société en général. Cette perte nous rend libres. Nous, disciples du Christ, n'avons plus rien à perdre. C'est un grand avantage parce que, comme notre peuple n'a rien à perdre, nous pouvons aussi bien foncer droit devant et vivre ce que Jésus nous demande. Nous n'avons pas besoin de tout maîtriser ni de céder à la tentation de recourir à des moyens de contrôle. Nous pouvons encore une fois, comme les premiers chrétiens, avoir la réputation de gens qui ne se paient pas de mots. Le désespoir est un péché, et j'espère qu'être un peuple de paix, c'est finalement la victoire de Dieu dans le monde. Il ne s'agit pas de nous. ➤

Cet article est extrait d'une interview plus longue datant du 10 décembre 2020.



Avez-vous tué quelqu'un ?

Questions posées aux anciens combattants qui rentrent de la guerre

SCOTT BEAUCHAMP

JE SAVAIS QU'IL Y AURAIT DES QUESTIONS APRÈS LA GUERRE.

« Avez-vous tué quelqu'un ? »

Je m'étais préparé à celle-là ; la plus grave, la plus intimidante.

Cette question allait servir de toile de fond sinistre à presque toutes les conversations sur mon séjour en Irak, surtout pour celles où je sentais que le sujet était méticuleusement évité. J'ai anticipé la question parce qu'elle revenait toujours sur le tapis, quel que soit le sujet abordé.

Je répondais différemment selon la personne qui posait la question et la manière dont elle me la posait. Une arborescence de décision informelle, intuitive et complexe, s'est imposée à mon esprit. Si le jeune qui posait en souriant la question avait les yeux clairs, était installé bien alcoolisé sur le siège à bascule du porche de la maison où une fête battait son plein, je bottais en touche.

« Oh, ne te prends pas la tête avec ça, mec. Laisse-moi juste profiter de la fête. »

Ne vous empressez jamais de nourrir les mêmes fantasmes que ces jeunes civils, amateurs de l'illusion d'un honneur par procuration. Ils n'y gagnent rien en réalité et on se sent sali ensuite. Gardez cette vulgarité pour les frères avec lesquels vous avez servi. Enracinés comme vous l'êtes dans ce vécu partagé, votre humour de corps de garde réaffirme et exalte votre lien.

« Si c'est indiscret, on n'en parlera pas, mais... avez-vous tué quelqu'un ? »

La question est souvent posée par un quidam qui se sent tenu de vous accompagner dans vos expériences. Je crois que ses intentions ne sont que superficiellement magnanimes. Elle n'a aucune idée de ce dont elle parle. Cette thérapie, proposée de manière aussi désinvolte est tout aussi présomptueuse et superficielle que d'essayer, en pleine beuverie, d'imposer le récit d'une bataille.

« Je ne me sens pas être encore prêt à évoquer le sujet... »

Le seul type de guerrier que comprennent ces fournisseurs de thérapie, c'est le guerrier blessé. Le meilleur moyen de les éconduire c'est d'en rajouter une louche sur l'identité qu'ils vous ont assignée. Leurs suppositions peuvent s'avérer votre échappatoire.

Ensuite, il y a les questions logistiques.

« Où étiez-tu affecté ?

—En Allemagne. Mais en fin de compte j'ai passé plus de temps en Irak.

—As-tu vraiment... tu sais, défoncé des portes et tout ça ?

—Oui. J'étais dans l'infanterie.

—Combien de temps as-tu servi dans l'Armée ? »

Presque cinq ans. Je m'étais engagé pour quatre, mais j'ai été démobilisé plus tôt.

Facile d'y répondre, aux questions logistiques. Tous les gens du Midwest comprennent que nos conversations sont surtout des bavardages, et que les banalités qui fonctionnent le mieux tournent autour des données logistiques : combien de temps a duré le vol ? Où avez-vous acheté cette chemise ? Quel prix ? Il a plu il y a deux jours. Non, je me trompe, c'était il y a trois jours. Quel âge a votre fils ? Combien d'enfants ? Je ne vous demande pas si vous avez faim, je me demande depuis combien de temps vous avez mangé. On mange dans deux heures. Ce n'est pas seulement un gentil papotage ; cela fait de la langue un lieu de rencontre sympathique et familier où un fait en appelle un autre et où chacun a accès, sur un pied d'égalité, au dénominateur commun de l'expérience vécue. Avec un effet de nivellement social. Peu m'importe vos doctes opinions sur tel auteur obscur ou telle musique ésotérique, je veux juste savoir si vous dormez sur un oreiller dur ou mou. Parce que le monde que nous partageons, les fragments de ce monde qu'on a en commun, sont faits de banalités. Et donc, si le *Midwestern Logistical Small Talk* (les papotages factuels des ploucs du Midwest) peut se parer d'humilité, il cache aussi habilement un cœur idéaliste qui présume secrètement que nous, toi comme moi, avons un monde à partager. C'est une sorte de communion pragmatique.

Après la guerre, je me suis retrouvé à Brooklyn, où le *Midwestern Logistical Small Talk* passait pour une preuve de stupidité. Dans

Scott Beauchamp est écrivain et vétérans militaire. Ses travaux ont été publiés dans le Paris Review, Atlantic et le New York Magazine, entre autres. Cet article est adapté de son nouveau livre, Did You Kill Anyone ? Reunderstanding My Military Experience as a Critique of Modern Culture. (Zero Books).



son essai « What Was the Hipster ? », Mark Greif décrit le dénominateur social commun qui réunissait les traits superficiellement divers du dernier mouvement de jeunesse (si un changement d'orientation stylistique mérite même le nom de mouvement...) comme un vague savoir ancré dans le consumérisme. Dans le labyrinthe complexe des désirs sophistiqués des consommateurs modernes, le goût sert de substitut à la sagesse. Le goût – avec toute son apesanteur morale et son détachement inédit – n'a pas vraiment de sens si l'on n'est pas en train de monter au sixième sans ascenseur. Il ne peut exister qu'échoué sur les îles de Brooklyn, Silver Lake et Austin. Naufragé de la tradition et déchu de son intimité avec la culture plus large dont il se nourrit. Aussi sophistiquée ou éloquente que soit son expression, elle doit se formuler au sein d'une matrice étroite de références culturelles familières. Sun Ra. Alan Partridge. Zizek. La HairPin (L'épingle à cheveux). Zadie Smith. Walter Benjamin. Tin Tin. Kraftwerk. Les mêmes livres dans les mêmes piles bien rangées aux mêmes rayons « Littérature » des IKEA. La même musique résonne dans les mêmes appartements minimalistes et élégants, remplis

de meubles années 50. Et tout cela n'implique pas qu'il manque le même conformisme abrutissant aux Américains d'autres milieux. Au contraire, une tribu qui se rassemble autour de l'esprit désinvolte de l'avant-garde intellectuelle cherche désespérément une individuation creuse et devient inévitablement anémique sur le plan spirituel. Pire encore, ceux qui en font partie commencent à considérer leur souffrance spirituelle comme une étrange sorte de victoire.

Mon passage de l'Armée à Brooklyn fut pour moi un changement beaucoup plus radical que passer du Missouri à l'Armée. Cette différence fondamentale peut se résumer par la seule question qui m'a été posée à Brooklyn, et nulle part ailleurs. Cette question est devenue pour moi une synecdoque représentant l'abîme qui sépare les diverses cultures américaines.

Pourquoi vous êtes-vous engagé dans l'Armée ?

Presque une accusation.

Pourquoi vous êtes-vous engagé dans l'Armée ?

Ça ne se fait pas, voyons. Je me souviens d'une conversation particulièrement déroutante, où la personne à qui je parlais

David Modell, John, de la série « Battle Scarred », explorant les coûts cachés des guerres en Irak et en Afghanistan pour les soldats britanniques.

Illustration précédente : David Modell, Martin, de la série de portraits « Battle Scarred ».



David
Modell,
Julian, de la
série « Battle
Scarred »

était quasiment incapable d'entendre ce que je disais :

Pourquoi vous êtes-vous engagé dans l'Armée, vous, un écrivain en herbe ?

Cela me semblait plus judicieux que d'aller chauffer les bancs à l'université de l'Iowa.

Son regard se perdit longuement dans le vide.

Vous y êtes allé, en Iowa ?

... Non ... Je m'suis engagé dans l'Armée, j'vous dis.

Cela ne se fait pas. Mais alors, qui le fait ? La côte Est a l'un des taux d'engagés dans l'Armée les plus bas du pays. Imaginez quel doit être ce taux chez les diplômés des écoles d'art libéral vivant à Brooklyn. Il leur est presque incompréhensible qu'on puisse avoir l'idée saugrenue de s'engager dans l'Armée.

Pourquoi donc s'être engagé dans l'Armée ?

J'ai dévoilé quelques indices de mon appartenance à leur tribu : j'ai regardé le film *Solaris* et même lu *Roadside Picnic*. J'étais abonné à la *New York Review of Books* et pendant le brunch je mentionnais éventuellement *The H. D. Book* de Robert Duncan. Ces éléments de référence formaient les constellations qui me permettaient de naviguer sur des eaux sociales en fait jamais

trop éloignées des rivages familiers de la tribu Brooklynite. À l'intérieur de ces constellations, les variations sur le même thème – votre préférence pour tel ou tel écrivain par exemple – ne se justifiaient que par de petites différences, surtout utiles pour nourrir le narcissisme de chacun. L'important c'était que, tant que vos opinions se situent à l'intérieur des serre-livres de l'orthodoxie culturelle, vous partagez un point commun fondamental. Vous agissez comme l'un des nôtres... mais pas question pour nous de s'engager dans l'Armée. Alors, pourquoi avoir fait une chose pareille ?

Pourquoi vous être engagé dans l'Armée ?

Dans cette tribu, il est logique de faire une grande école. De passer la plupart des heures conscientes du reste de sa vie dans une salle de classe. De faire du bénévolat à l'étranger pour une ONG laïque. De ne pas travailler du tout parce qu'on préfère dépenser l'argent des parents. Prendre sa retraite à vingt-cinq ans. Écrire et publier ses mémoires à dix-neuf ans. Être trop occupé à méditer et à faire du skateboard pour concevoir de travailler. Être trop occupé à travailler dans une librairie pour méditer ou faire du skateboard. Pour devenir un professionnel de l'organisation de fêtes.

Pour suivre des ateliers « Devenez adulte en 10 Leçons ! ». De faire tout ce qu'on veut, sauf servir dans l'Armée.

Pourquoi me suis-je engagé dans l'Armée ? Je ne savais pas comment répondre à cette question. Du moins, pas à la façon dont ils la posaient à Brooklyn. Bien sûr, on me l'avait déjà posée. D'autres soldats même me l'avaient posée, quand j'étais dans l'Armée ; mais alors la question avait été posée avec le prisme du *Midwestern Logistical Small Talk*. De leur bouche ne jaillissait aucune flèche critique pour transpercer le cœur même de mon acte. La question n'était pas née d'un malentendu fondamental. Ils ne demandaient pas du tout pourquoi on pouvait s'engager dans l'Armée, mais voulaient savoir quelles circonstances particulières m'avaient amené à m'engager. Plus que toute autre chose, ils avaient envie d'apprendre quelle avait été la vie d'un homme avant l'Armée.

Pourquoi vous êtes-vous engagé ?

Mon père, mon grand-père et son père avant lui ont tous servi.

J'avais besoin d'argent pour les soins de santé de mes enfants.

Et financer leurs études supérieures.

Mon oncle veut que je devienne policier comme lui, et il disait que c'était la meilleure façon de s'y prendre.

Chacune de ces réponses impliquait un

accord fondé (généralement) sur l'honneur de cette démarche. Personne ne s'engage dans l'Armée juste pour l'argent ou par seul dévouement à sa famille. C'est un sacrifice trop lourd et trop complexe. Et quand un jeune vous dit qu'il s'est engagé par goût de l'aventure, ce qu'il veut dire en réalité, c'est qu'il s'est mis en quête de sens – notre vocabulaire populaire étant trop anémique pour supporter le poids d'un désir à la fois si nécessaire et si récurrent. Nous n'avons pas les mots pour décrire notre appétit. Nous avons du mal à exprimer à la fois la violence de notre faim et ce qu'il en coûterait de l'assouvir. De plus, les gens s'engagent pour de nombreuses raisons. Certaines sont inavouables. Et, souvent, celles qu'il est décent d'exprimer entrent en contradiction les unes avec les autres. Quand il s'agit de jurer fidélité à une Armée en guerre sur le

terrain par exemple, les motivations ne sont pas nécessairement à percevoir sous un angle manichéen.

J'ai donc essayé de réfléchir à la question que les Brooklynites auraient dû poser s'ils voulaient vraiment comprendre un choix qui leur est si étranger. Une question qui ne suscite pas un vague antagonisme, mais qui pourrait éventuellement nous rapprocher et dont nous pourrions tous deux tirer des enseignements. Quelque chose qui contribuerait à nous comprendre. Un jour, la question s'est imposée à moi.

Est-ce que l'Armée vous manque ? ➤

Vous vous comportez comme nous, mais nous, nous ne nous engageons pas l'Armée. Pourquoi avoir fait une chose pareille ?



L'AMOUR DES
ENNEMIS

d'après l'Évangile

JEAN LASSERRE

VOUS POURREZ, À JUSTE TITRE, poser une question fondamentale : Pourquoi le Christ nous demande-t-il une chose aussi difficile que d'aimer nos ennemis ? N'est-ce pas une attitude que nous sommes par nous-mêmes incapables de réaliser ?

Aussi bien, il ne s'agit pas d'une nouvelle loi, d'une morale impérative que nous pourrions accomplir par nos propres forces. C'est plutôt une promesse, une promesse que Christ, si nous demeurons dans sa communion, s'il vit en nous, accomplira lui-même en nous, peut-être même sans que nous en ayons conscience. En effet, celui qui a rencontré le Christ, disons plutôt qui s'est laissé trouver par le Christ, connaît dès lors un immense bonheur. La croix a brusquement cessé d'être un événement lointain, perdu dans les siècles passés, elle est devenue une réalité actuelle. Et c'est alors la découverte merveilleuse de l'amour de Dieu pour nous, la découverte que Christ nous a aimés jusqu'à donner sa vie pour nous. Nous découvrons en même temps que nous avons de la valeur aux yeux de Dieu puisqu'il nous a donné son fils, ce qui constitue désormais notre seule vraie dignité. Du coup, notre vie a maintenant un sens positif, une utilité, puisque nous allons désormais vivre avec lui et pour lui.

DÈS CETTE RENCONTRE décisive, nous sommes poussés intérieurement par un triple élan. D'abord, nous désirons vivement remercier Dieu, mais comment le ferions-nous mieux qu'en cherchant à faire ce qui lui est agréable ? Or, il veut que nous aimions TOUS les hommes ! Ensuite, nous désirons avec ardeur demeurer dans sa présence, mais comment pourrions-nous le faire mieux qu'en obéissant à sa volonté ? Or, il veut que nous pardonnions à tous nos frères et que nous nous mettions à leur service ! Et enfin, nous sommes désormais envahis par le désir de faire connaître aux hommes ce merveilleux sauveur, de rendre témoignage aux autres de ce qu'il a fait pour nous et de ce qu'il est devenu pour nous. Or, notre meilleur et seul vrai témoignage à la gloire de Dieu, c'est quand nous aimons vraiment nos frères, tous nos frères sans distinction. Tel est, mes chers auditeurs, le lien qui existe entre la foi et l'obéissance du chrétien. Aimer Dieu, demeurer en lui et garder ses commandements, c'est une seule et même chose. Et puisqu'il m'a aimé malgré mon indifférence ou ma révolte passée, je dois donc aimer à mon tour ceux qui étaient jusqu'ici indifférents à mon égard, et même mes ennemis. C'est comme cela que je puis

Jean Lasserre (1908-1983), a été pasteur de l'Église réformée de France et théologien de la non-violence évangélique active. Il a écrit Les chrétiens et la violence (Olivétan) et Jésus, ce non-violent. Il était secrétaire itinérant du MIR (Mouvement International de la Réconciliation), et rédacteur des Cahiers de la Réconciliation (1957-67 et 1977-78). Il était un ami proche de Dietrich Bonhoeffer jusqu'à la mort de ce dernier.



montrer à Dieu ma reconnaissance, que je puis demeurer en sa présence et que je puis le faire connaître autour de moi pour ce qu'il est : le Dieu vivant et saint !

TROIS AUTRES CONSIDÉRATIONS éclaireront, je l'espère, notre méditation sur l'amour des ennemis. Premièrement, l'Évangile m'avertit que si je me sépare avec animosité d'un frère humain, si je lui refuse ma communion fraternelle, je me sépare du même coup de Dieu lui-même. C'est ce que me dit très fortement la parabole du débiteur impitoyable dans Matthieu 18, 33. Vous connaissez l'histoire de cet homme qui, en sortant du palais du roi qui vient de lui remettre entièrement son énorme dette, rencontre un camarade qui lui

doit une petite somme. Et, sans pitié, le fait mettre en prison. Le roi le convoque alors et lui dit : « Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon comme moi-même j'avais eu pitié de toi ? » Et le roi le punit très sévèrement jusqu'à ce qu'il ait tout payé... Dès l'instant où il avait été impitoyable pour son camarade, il était, en fait, séparé de Dieu.

On retrouve la même idée dans un texte tiré du Sermon sur la montagne dans Matthieu 5, verset 23 et 24 :

Quand donc tu vas présenter ton offrande à l'autel, si là tu te souviens que ton frère a quelque chose contre toi, laisse là ton offrande, devant l'autel, et va d'abord te réconcilier avec ton frère ; viens alors présenter ton offrande.

Qu'est-ce que cela veut dire ? L'offrande à l'autel, c'est le geste qui est destiné à nous mettre en communion avec Dieu. Mais, si j'ai moi-même rompu ma communion avec un frère, je suis, en fait, presque automatiquement séparé de Dieu comme de mon ennemi. Et mon offrande risque de n'être qu'une hypocrisie aux yeux de Dieu.

Un autre extrait du Sermon sur la montagne nous redit encore la même chose : Faites attention que c'est seulement avec le dernier mot que nous retrouvons notre problème. Mais écoutez plutôt dans Matthieu 7, versets 21 à 23 :

Il ne suffit pas de me dire : « Seigneur, Seigneur ! » pour entrer dans le royaume des cieux ; il faut faire la volonté de mon Père qui est aux deux. Beaucoup me diront en ce

jour-là : « Seigneur, Seigneur ! n'est-ce pas en ton nom que nous avons prophétisé ? en ton nom que nous avons chassé les démons ? en ton nom que nous avons fait de nombreux miracles ? » Alors Je leur déclarerai : « Je ne vous ai jamais connus ; écartez-vous de moi, vous qui commettez l'iniquité. » (TOB)

Ainsi, quelle que soit notre piété, l'iniquité, la dureté de notre cœur nous séparent de Dieu.

UN DEUXIÈME THÈME vient confirmer notre thèse : on pourrait le résumer dans la phrase suivante : tout ce que tu fais aux autres, c'est au Christ que tu le fais. Cela apparaît déjà dans Matthieu 18, 5 : « Qui accueille en mon nom un enfant comme celui-là, m'accueille moi-même. » On est bien tenté,

n'est-ce pas, de commenter en disant : « Qui rejette un enfant comme celui-là, me rejette moi-même. » Et tuer un homme, n'est-ce pas recrucifier Jésus-Christ ?

La parabole du jugement dernier vient nous ôter nos dernières illusions. Elle se trouve dans Matthieu 25 / 41-46 :

Alors le roi dira à ceux qui sont à sa gauche :
« Allez-vous en loin de moi, maudits, au feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. Car j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger ; j'ai eu soif et vous ne m'avez pas donné à boire ; j'étais un étranger et vous ne m'avez pas recueilli ; nu, et vous ne m'avez pas vêtu ; malade et en prison, et vous ne m'avez pas visité. » Alors eux aussi répondront : « Seigneur, quand nous est-il arrivé de te voir affamé ou assoiffé, étranger ou nu, malade ou en prison, sans venir t'assister ? » Alors il leur répondra : « En vérité, je vous le déclare, chaque fois que vous ne l'avez pas fait à l'un de ces plus petits, à moi non plus vous ne l'avez pas fait. » Et ils s'en iront au châtiement éternel... » (TOB)

Si le châtiement doit être aussi terrible pour ce que les gens n'ont pas su faire, quel ne sera pas le nôtre, si nous maltraitons nos ennemis, alors que Jésus les considère sans doute comme « les plus petits de ses frères », précisément parce que nous les menaçons ou les maltraitons ?

POUR TERMINER, toujours à propos de l'amour des ennemis, je voudrais vous présenter un certain nombre de textes qui tournent autour du mot : « comme. » Il suffit de les lire les uns après les autres pour comprendre que nous devons nous comporter,

dans nos relations avec les autres, et en particulier avec nos ennemis, comme Christ s'est comporté envers nous, comme Dieu nous a aimés. Peut-être n'avez-vous jamais pris garde à ce petit mot : COMME ? Alors, faites bien attention en lisant ces versets :

« COMME je vous ai aimés, vous devez vous aussi vous aimer les uns les autres »

« Soyez miséricordieux, COMME votre Père céleste est miséricordieux »

« Soyez parfaits, COMME votre Père céleste est parfait »

« Maris, aimez vos femmes COMME Christ a aimé l'Église et s'est livré pour elle »

« Vivez dans l'amour, COMME le Christ nous a aimés et s'est livré lui-même à Dieu pour nous »

« Pardonnez-vous mutuellement ; COMME le Seigneur vous a pardonnés, faites de même, vous aussi »

« Ne devais-tu pas, toi aussi, avoir pitié de ton compagnon, COMME moi-même j'avais eu pitié de toi ? »

« En vous lavant les pieds, je vous ai donné un exemple afin que vous fassiez COMME je vous ai fait »

« Celui qui demeure en Christ doit marcher aussi COMME il a marché lui-même »

« Pardonne-nous nos offenses, COMME nous aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés »

« Que ton règne vienne sur la terre COMME au ciel ». (TOB) ➔

Cet article est extrait et adapté du livre Jésus, ce non-violent, Éditions Olivétan, 2018. Utilisé avec autorisation.



Une Vie Qui Résiste à la Guerre

L'histoire de l'objection de conscience et du Bruderhof

SCOTT BUTTON

QUAND J'AVAIS SIX ANS, notre famille déménagea à une courte distance de mes grands-parents et j'aimais leur rendre visite plusieurs soirs par semaine. Je passais le temps à jouer aux dames avec Opa, mon grand-père, pendant qu'Oma nous préparait une assiette : généralement quelques tranches de la saucisse allemande, dure et fermentée, qui pendait toujours sur le buffet ; avec une tasse de maté, thé sud-américain, pour Opa. Le mélange des cultures me semblait

normal, tout comme entendre Opa et Oma passer de l'espagnol à l'allemand lorsqu'ils avaient à se dire des choses qui ne regardaient qu'eux. Année après année, nous sommes passés aux échecs, puis à divers jeux de cartes, et en sommes arrivés à nous contenter de converser. Opa n'aimait pas parler de lui, et encore moins de son passé, mais quand sortaient enfin les histoires, elles étaient captivantes. Avec le temps, j'ai commencé à reconstituer le parcours par lequel il avait acquis des goûts

Scott Button, membre du Bruderhof, vit à Rifton, New York, avec sa femme et ses deux enfants. Il est l'avocat général associé du Bruderhof.

Page précédente : Des objecteurs de conscience effectuent un « travail d'importance nationale » pendant la Seconde Guerre mondiale dans un camp de la fonction publique civile, à Waldport, dans l'Oregon.

culturels si divers. J'ai appris que les méandres de son parcours étaient en grande partie le résultat d'une opposition résolue à la violence sous toutes ses formes. Opa était lui-même un ardent objecteur de conscience. Mais la résistance à la guerre avait façonné sa vie dès le berceau.

Jakob Gneiting est né en Allemagne en 1933, au Bruderhof, communauté chrétienne intentionnelle dans une ferme des montagnes de la Rhön. Son père, Alfred, avait grandi dans une famille socialiste. Malgré le mépris des églises établies à l'égard des inégalités sociales, Alfred se sentait attiré par le christianisme. En 1924, un ami l'encouragea à visiter la communauté de Bruderhof, fondée quatre ans plus tôt, dans l'intention de vivre au quotidien les implications pratiques du Sermon sur la montagne prononcé par Jésus. Alfred se sentit inspiré par la vision de la communauté, mais pas prêt à s'engager.

La Résistance à la guerre a façonné mon grand-père dès le berceau.

Après plusieurs années d'allers et retours et une patiente conversation avec le fondateur de Bruderhof, Eberhard Arnold, Alfred a finalement décidé de rejoindre la communauté. Peu de temps après, Gretel Knott répondit à une petite annonce, visant à l'embauche d'une institutrice pour enseigner les élèves de maternelles au sein de la communauté. Inspirée également par le témoignage de Bruderhof, il ne lui fallut que quelques années pour rejoindre la communauté. Alfred et Gretel se marièrent en 1931. Jakob fut le premier de leurs sept enfants.

Dès sa création¹, le Bruderhof s'était engagé à s'opposer en conscience à toute participation à la violence et à la guerre. Le Bruderhof a participé à de nombreuses conférences de paix qui se sont tenues sous les auspices de l'International Fellowship of Reconciliation. Au fil du temps, les membres ont cherché à se rapprocher d'autres personnes ayant les mêmes convictions : Quakers en Grande-Bretagne,

1. Voir dans ce numéro Stanley Hauerwas, « Militant pour la paix » (page 29) et Eberhard Arnold, « Au-delà du pacifisme » (page 17).

Mennonites néerlandais, Dietrich Bonhoeffer², entre autres. Eberhard Arnold avait étudié les premiers anabaptistes des premiers temps. Le pacifisme et communautarisme des huttérites du XVIe siècle dans le Tyrol exercèrent une influence particulière sur le Bruderhof. Comme ces premiers anabaptistes, les Bruderhof se retrouvèrent bientôt dans une Europe sans cesse convulsée par la guerre.

En 1933, le Bruderhof et le IIIe Reich étaient déjà en conflit. Néanmoins, le Bruderhof a continué à démontrer la nature du royaume à venir de Dieu. À la fin de cette année-là, des membres de la communauté écrivirent à divers fonctionnaires du gouvernement pour leur demander de tenir compte de leur position pacifiste. Au président du Reich, Paul von Hindenburg, ils écrivent : « Notre fraternité sollicite de servir le Reich allemand et son gouvernement dans des œuvres d'amour. Nous sommes une communauté chrétienne allemande traditionnelle, et voulons suivre le fidèle exemple des frères huttérites pendant quatre cents ans, eux qui apportèrent leur contribution sans prendre part à des actions militaires, politiques ou judiciaires ». Les membres de la communauté participèrent tous à la rédaction de cette lettre. « Ce qui me rend particulièrement heureux », déclara Alfred à propos du texte, « c'est que les deux fonctions ont été différenciées si clairement : la mission de l'église et celle l'État. C'est un puissant témoignage »³

Réfugiés Pacifistes

Alors que le parti nazi consolidait son pouvoir en Allemagne, le fossé entre la communauté et le gouvernement se creusa⁴. En 1934, après avoir refusé d'admettre un enseignant nazi dans son école, le Bruderhof ouvrit un deuxième site en dehors de l'Allemagne, l'Alm Bruderhof au Liechtenstein, et y envoya tous les enfants d'âge scolaire. En février 1935, lors d'une tournée de

2. Ian Randall, *A Christian Peace Experiment: The Bruderhof Community in Britain, 1933-1942* (Cascade Books, 2018), 18-37.

3. Emmy Barth, *An Embassy Besieged: The Story of a Christian Community in Nazi Germany* (Cascade Books, 2010), 90-93.

4. Voir en général Thomas Nauwerth, *Zeugnis, Liebe und Widerstand* (Schoeningh Ferdinand, 2017); Randall, *A Christian Peace Experiment*; E. C. H. Arnold, « The Fate of a Christian Experiment », in *The Spectator* (11 juin 1937), 11-12.

démarchage, Alfred entendit des rumeurs d'une imminente conscription militaire. Conscient que les nazis ne respecteraient probablement pas ses convictions, le Bruderhof décida d'envoyer également au Liechtenstein les vingt-quatre hommes en âge de faire leur service militaire. En douce, les membres ont commencé à rassembler des bicyclettes et obtenir des passeports (tâche délicate). L'annonce officielle fut diffusée le 16 mars 1935. Alfred et les autres se mirent en route cette nuit-là. Ils rejoignirent l'Alm Bruderhof à bicyclette et en train. Épouses et enfants (Jakob n'avait pas encore deux ans) les rejoignirent le 3 avril.

L'asile au Liechtenstein ne fut que temporaire, cependant. Vu la taille et la situation géographique de ce petit pays, le Premier ministre Josef Hoop informa le Bruderhof que le gouvernement ne serait pas en mesure de protéger les citoyens allemands pendant longtemps. Le Bruderhof chercha un autre refuge, et fonda finalement une coopérative agricole à Ashton Keynes, en Angleterre. Alfred fut l'un des premiers membres dépêchés pour lancer cette nouvelle entreprise, le Cotswold Bruderhof, au début de l'année 1936 ; Gretel et les enfants suivirent quelques mois plus tard. En janvier, l'Allemagne déclara la conscription des citoyens vivant à l'étranger, et l'ambassade allemande lança un appel au Liechtenstein pour obtenir des informations sur le statut des hommes du Bruderhof. Cependant, le 3 octobre, le Premier ministre Hoop put informer l'ambassade allemande qu'il n'y avait plus d'hommes allemands mobilisables à l'Alm Bruderhof ; ils s'étaient tous enfuis vers l'Angleterre. À la fin de l'année 1937, tous les membres de la communauté s'étaient installés dans les Cotswold Bruderhof.

L'accueil que leur fit l'Angleterre fut franchement mitigé. Le Bruderhof était en contact avec de nombreux membres du mouvement pacifiste de l'entre-deux-guerres, par l'intermédiaire d'organisations telles que le Peace Pledge Union



(Union des promesses de paix). Toutefois, dès qu'éclata la Seconde Guerre mondiale et que se répandit le sentiment anti-allemand, les voisins des Cotswold Bruderhof inventèrent de toute pièce des récits hallucinants sur les activités de ces nouveaux émigrés allemands – construction d'un sous-marin dans leur gravière, empoisonnement de la Tamise – et s'exprimèrent contre eux à plusieurs reprises dans les journaux locaux. La position pacifiste du Bruderhof exacerba cette xénophobie. Lorsque la Grande-Bretagne instaura en 1939 la formation militaire obligatoire pour les jeunes gens, le Bruderhof publia une déclaration dans son magazine, *The Plough*, selon laquelle « en aucun cas, un membre de nos communautés ne se joindra aux forces combattantes ou n'effectuera une quelconque forme de service militaire »⁵. En fin de compte, tous les appelés membres du Bruderhof bénéficièrent d'exemptions inconditionnelles (remarquable, quand on sait que le gouvernement britannique n'accorda que 2 900 exemptions de ce type pendant la guerre).

Cette position ne manquait pas de provoquer, et d'être mal comprise : beaucoup en Angleterre associaient le pacifisme à la politique d'apaisement de Neville Chamberlain, ou même à un soutien tacite au nazisme. Néanmoins, les membres du Bruderhof s'efforcèrent de « consacrer toutes nos ressources à la poursuite non pas de la guerre mais de la paix

Jakob, à gauche, avec ses parents et frères et sœurs sur l'Alm Bruderhof, Liechtenstein, 1936.

5. « The Brothers and Conscription, » *The Plough* (Été 1939), 61.



et de la fraternité entre les hommes, ce qui nous semble être la meilleure expression de gratitude que nous puissions donner à ce pays ». ⁶ Cela se concrétisa de diverses manières : accueil d'enfants juifs réfugiés, publication de *Plough*, et maximisation de la production agricole au profit de leurs voisins.

La position du Bruderhof sur l'objection de conscience le contraignit finalement à quitter l'Angleterre. Des lettres adressées aux journaux locaux déplorèrent l'adhésion de « Britanniques assez lâches » pour rejoindre cette communauté, et un boycott réduisit considérablement ses revenus. Ces voix dans la presse locale et nationale, et finalement au Parlement, se firent trop fortes pour être ignorées ; le Bruderhof réalisa que le gouvernement ne pourrait plus lui accorder sa protection bien longtemps. Les membres allemands vivaient également sous la menace d'être internés au titre de ressortissants ennemis. Cette situation était intenable, car la communauté estimait qu'il en allait de leur foi de rester ensemble.

C'est pourquoi elle se mit à chercher frénétiquement un autre refuge. Les premières ouvertures au Canada furent rejetées, ainsi que celles à d'autres pays du Commonwealth : Australie, Afrique du Sud et Jamaïque. En août 1940, deux membres, l'avocat britannique Guy Johnson et l'ingénieur suisse Hans Meier, tentèrent d'obtenir l'immigration par mission aux États-Unis. Avec l'aide d'une

organisation de secours mennonite, ils parvinrent à rencontrer le Département d'État et même la Première Dame, Eleanor Roosevelt. Cependant, comme n'existait aucune disposition relative à l'immigration de groupe et que l'engagement en faveur de l'objection de conscience constituait une base juridique suffisante pour refuser l'immigration, ces efforts s'avèrent infructueux.

La relation avec les mennonites, cependant, ouvrit une voie d'avenir. Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le gouvernement du Paraguay, dont la population avait été réduite par les guerres précédentes, avait accordé à un groupe de mennonites canadiens une exemption générale du service militaire ; en 1940, avec l'afflux de mennonites fuyant la Russie, ces derniers avaient pris pied de manière significative dans le pays. Pendant que Johnson et Meier étaient aux États-Unis, un représentant mennonite organisa une rencontre avec l'ambassadeur paraguayen aux États-Unis. Cela déboucha sur l'obtention de l'assurance que le Bruderhof serait accueilli dans des conditions similaires. Lorsque la communauté en Angleterre apprit que c'était probablement sa seule option, de nombreux membres éprouvèrent de fortes appréhensions : la vie dans une jungle reculée n'avait guère à voir avec ce qu'ils s'étaient imaginé lorsqu'ils avaient décidé de devenir une force de paix dans la société. Néanmoins, ils restaient déterminés à vivre leur foi comme une seule et même église. En novembre, Jakob et sa famille firent partie du premier de plusieurs groupes en direction de leur nouvelle maison.

Construire une Alternative

Libéré de la menace de la conscription, le Bruderhof pouvait se concentrer entièrement sur son

6. « Our Members and the Tribunals », *The Plough* (Printemps 1940), 30.

Les coupures de presse de 1939 reflètent un antagonisme croissant envers la communauté pacifiste en Angleterre.

inspiration initiale : construire une communauté au service de ses voisins. Le premier projet fut un hôpital. Au cours des deux prochaines décennies, il fournit une large gamme de services, allant des soins de maternité à la chirurgie, au bénéfice de dizaines de milliers de Paraguayens. Dans le même temps, les agriculteurs expérimentés de la communauté mirent en pratique leurs compétences dans leur nouvel environnement ; l'un des projets aboutis fut l'élevage de vaches hybrides zébu-frison, capables de produire du lait malgré les rigueurs du climat. En 1946, consciente de ses propres difficultés historiques, la communauté lança un programme destiné à offrir refuge aux orphelins de guerre allemands. Les premières évaluations ayant été positives, la communauté créa un campement distinct destiné à accueillir et à éduquer soixante enfants. Finalement, le projet fut sabordé par les autorités allemandes. À la place, la communauté utilisa les installations (et les domiciles de bon nombre de ses membres) pour fournir un hébergement à près de deux fois plus d'Européens déplacés par la guerre.

Vivre en pacifistes engagés dans une société ressemblant au Far West exigea souvent de la créativité. Les jeunes hommes se relayaient pour veiller la nuit, parcourant l'enceinte une lanterne à la main. Outre d'alimenter les feux et de réveiller l'équipe de traite, le gardien devait faire fuir les animaux sauvages et les voleurs occasionnels. Un membre reçut une balle dans la jambe lorsqu'il alluma une lampe après avoir entendu des voleurs à l'extérieur.

Le gouvernement offrait peu de protection, en raison de sa propre instabilité. Au début d'une des fréquentes révolutions, Jakob se retrouva à Asunción, la capitale. La maison Bruderhof de la ville se trouvait près de l'Académie navale et du poste de police municipale. Une nuit, des coups de feu réveillèrent la maisonnée alors que le commandant de la marine conduisait une manifestation contre la police. Lorsque Jakob s'aventura à sortir le lendemain matin, la façade du commissariat était tellement criblée de trous de balles qu'il n'y restait que peu de peinture.

Plusieurs révolutions de ce type éclatèrent durant le séjour du Bruderhof au Paraguay. Il n'était pas rare que les deux parties réquisitionnent le bétail de la

communauté, tant chevaux que bétail, parfois avec la promesse de payer plus tard. Le responsable du bétail communautaire était souvent envoyé pour tenter de récupérer les biens – sans violence, bien sûr. Lorsque le commandant local était un voisin, une bouteille de caña, offerte au bon moment, était parfois efficace. (Une fois, le commandant les remercia en offrant une portion de viande de bœuf qu'il était en train de faire cuire – morceau d'une bête qu'il avait récemment prélevé sur troupeau de Bruderhof). Une autre fois, un commandant accepta de rendre plusieurs chevaux, mais sans leurs précieux harnais. Les membres du Bruderhof retrouvèrent les harnais (bien reconnaissables) dans un hangar de stockage. Ils en harnachèrent leurs chevaux et remercièrent le commandant (devant ses invités) pour tant de générosité. Ils s'enfuirent ensuite sans attendre que le commandant trouve le moyen de les retenir sans perdre la face.

Malgré son éloignement, la communauté recevait un flux régulier de visiteurs. Fidèle à son engagement de vivre une vie qui transcende les clivages politiques et économiques, elle accueillait des invités de tous bords : des réfugiés juifs, de riches quakers de Philadelphie et deux frères de Rhodésie pendant leur le tour du monde à vélo. Jakob passa l'été 1955 en collocation avec Frederic Pryor, un étudiant d'Oberlin en visite. Par la suite, Pryor fut emprisonné en Allemagne de l'Est et libéré en même temps que le pilote américain de U-2 Francis Gary Powers (dont l'avion avait été abattu), en échange d'un agent du KGB. Cette histoire fait l'objet du film de Steven Spielberg, *Bridge of Spies* (2015). Une famille belge arriva avec sa servante Juliana Alonzo, une Paraguayenne d'origine indigène Guarani⁷.

Beaucoup de ces visiteurs, dont Juliana,

« En aucun cas, un membre de nos communautés ne rejoindra les forces combattantes ou n'effectuera une autre forme de service militaire. »

The Plough, 1939

7. Voir « Juliana Gneiting » in Clare Stober, *Another Life Is Possible* (Plough, 2020), 26.



Jakob et
Juliana, avec
deux de leurs
enfants,
1960

décidèrent de rejoindre la communauté. Adultes, Jakob et beaucoup de ses pairs s'engagèrent à leur tour. (Au Bruderhof, seuls les adultes peuvent devenir membres à part entière, sur la base d'une libre décision individuelle). Lors d'une sortie de groupe de jeunes pendant la saison froide au Paraguay, la nature chaleureuse de Juliana attira l'attention de Jakob lorsqu'elle fit cadeau de son seul manteau à une jeune femme qui frissonnait. Une amitié se développa entre eux, et ils se marièrent en 1957.

En 1953, Bob et Shirley Wagoner, un couple de l'Église des Frères, l'une des églises historiques de la paix, avaient séjourné pendant six mois dans la communauté du Paraguay. Bob, étudiant en théologie, déplorait qu'environ 80 % des jeunes gens de l'Église des Frères aient rejoint l'armée pendant la Seconde Guerre mondiale. Il espérait qu'un nouvel engagement en faveur de la non-violence redonnerait de la vigueur à la confession américaine. Les lettres des Wagoners à la maison (publiées plus tard sous le titre *Community in Paraguay*), firent connaître le Bruderhof aux États-Unis et contribuèrent à l'augmentation du nombre de visiteurs américains au Paraguay⁸.

8. Bob and Shirley Wagoner, *Community in Paraguay* (Plough, 1991).

Nombre d'entre eux étaient des objecteurs de conscience. En 1955, Milton Zimmerman, un jeune médecin quaker de Philadelphie, fut le premier à obtenir l'autorisation de travailler à l'hôpital Bruderhof comme alternative au service militaire.

Le Bruderhof avait également ouvert son premier site américain, Woodcrest, en 1954, et de nombreux jeunes américains qui avaient été objecteurs de conscience lors de la Seconde Guerre mondiale et la guerre de Corée trouvèrent un accueil dans la communauté. Cet afflux de personnes enthousiastes et inspirées par des idées nouvelles revigora la vie de Bruderhof. Au cours des huit années suivantes, la communauté déménagea aux États-Unis (et d'autres furent rétablies en Angleterre et dans l'Allemagne

d'après-guerre). Jakob et Juliana s'installèrent aux États-Unis en 1961.

La tradition Américaine de Liberté de Conscience

L'hébergement des objecteurs de conscience posa problème dès le début de l'expérience américaine. Mon grand-père, qui a immigré trois fois et s'est finalement retrouvé aux États-Unis, serait le premier à reconnaître avec reconnaissance la liberté de conscience garantie dans ce pays. J'ai souvent pensé à son histoire lors d'un séminaire de la faculté de Droit sur les origines de la Déclaration des droits. Ces protections n'étaient pas inévitables, et doivent encore être défendues aujourd'hui.

Dès les années 1670, plusieurs colonies américaines accordèrent des exemptions aux Quakers cherchant à éviter le service dans la milice⁹. Sur les treize colonies, onze avaient des Constitutions comprenant une forme de Déclaration des droits, et comprenaient une certaine protection du droit de conscience. Ces exemptions se poursuivirent tout au long de la guerre d'Indépendance. En 1789,

9. Voir en général Michael W. McConnell, « The Origins and Historical Understanding of Free Exercise of Religion », *Harvard Law Review* 103:7 (1990), 1409-1517; Mark L. Rienzi, « The Constitutional Right Not to Kill », *Emory Law Review* 62 (2012), 121-178.

George Washington, qui avait commandé l'armée continentale, écrivit à un groupe de Quakers qui avaient exprimé le désir d'être exemptés de toute participation à la guerre : « Je vous assure très explicitement qu'à mon avis, les scrupules de conscience de tous les hommes doivent être traités avec beaucoup de délicatesse et de tendresse, et je souhaite et désire que les lois leur soient toujours aussi largement accommodantes, comme le justifie et le permet le respect de la protection et des intérêts essentiels de la nation »¹⁰.

Mais en même temps, de forts désaccords philosophiques se faisaient jour parmi les fondateurs au sujet des droits de conscience. John Locke, le philosophe anglais le plus influent quant aux opinions des fondateurs, était convaincu que le gouvernement aurait la sagesse d'éviter d'imposer des contraintes à la conscience individuelle. Bien que Locke ait préconisé que les gens suivent leur conscience, il présumait qu'ils seraient soumis aux sanctions prévues par la loi (l'objection de conscience au service militaire n'était qu'une des nombreuses expressions du droit de conscience, un grand enjeu à l'époque). Parmi les fondateurs, Jefferson soutenait cette position, et plaidait pour la protection des croyances, mais pas nécessairement pour les actes découlant de ces croyances. Madison, quant à lui, adopta le point de vue plus général selon lequel la conscience individuelle était « la plus sacrée de toutes les propriétés » et devait bénéficier d'une grande marge de manœuvre. Bien que la proposition initiale de Madison visant à protéger « la pleine et égale protection de la conscience » dans le cadre du premier amendement fit l'objet d'un compromis, c'est la vision de Madison qui guida en substance la protection de la religion prévue par le premier amendement, qui s'étendit progressivement à d'autres nations.

Le Congrès avait prévu une protection explicite de l'objection de conscience depuis la promulgation du premier projet fédéral en 1864. L'Union et la Confédération ont toutes deux exempté de service militaire les membres de certaines confessions.

10. George Washington s'adressant à la Society of Quakers, Octobre 13, 1789.

Pendant la Première Guerre mondiale, cette protection ne s'appliquait qu'aux membres des églises de paix établies, comme l'Église des Frères, des Quakers et des mennonites, et exigeait toujours l'incorporation dans les forces armées, mais sans avoir à combattre. Ceux qui refusaient étaient soumis à l'emprisonnement militaire et risquaient d'autres mauvais traitements¹¹.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, on mit beaucoup plus l'accent sur les croyances individuelles que sur l'association confessionnelle pour déterminer le statut d'objecteur de conscience. Ces hommes ont été affectés à des « travaux d'importance nationale » non rémunérés dans les camps du Service public civil (SPC), qui étaient sous la responsabilité du Service sélectif et en dehors de la chaîne de commandement de l'armée¹². L'accent mis sur les croyances individuelles pour déterminer le sort des objecteurs de conscience s'accrut pendant la période de la guerre du Vietnam. En 1965, la Cour suprême, dans son analyse sans doute la plus approfondie de ce qui constitue la « religion », élargit le statut pour protéger toute personne témoignant d'« une croyance sincère et significative occupant dans sa vie une place parallèle à celle de la croyance orthodoxe en Dieu »¹³. Cette disposition fut ensuite élargie pour englober toutes les objections catégoriques à la guerre, même si elles sont purement morales plutôt que religieuses¹⁴.

Bien que les États-Unis aient entretenu une armée entièrement composée de volontaires depuis 1972, des appels récurrents furent lancés en faveur du retour de la conscription militaire. Les partisans de ce projet firent valoir qu'il permettrait

11. Voir par ex., Duane Stoltzfus, « The Martyrs of Alcatraz », *Plough Quarterly* 1 (Été 2014), 36-47.

12. Pour plus d'informations contextuelles, voir CivilianPublicService.org.

13. *United States v. Seeger*, 380 U.S. 163, 166 (1965).

14. *Welsh v. United States*, 398 U.S. 333 (1970).

« À mon avis, les scrupules de conscience de tous les hommes doivent être traités avec beaucoup de délicatesse et tendresse. »

George Washington, 1789

de répartir plus équitablement les risques de guerre et qu'une conception plus large du service national renforcerait l'unité du pays. Une commission nationale bipartite, formée en 2016 pour répondre à ces préoccupations, publia son rapport final au début de l'année 2020. Elle approuva le maintien du projet de recensement obligatoire, élargi aux femmes, tout en conservant un service militaire entièrement bénévole. Reconnaissant le besoin d'opportunités de service positif en dehors de

l'armée, le rapport recommanda de maintenir la protection des objecteurs de conscience, et par ailleurs, de conserver l'année de service militaire, car il offrait « des opportunités si nombreuses et diverses que le service devint un rite de passage pour des millions de jeunes adultes »¹⁵. Il propose notamment de découpler les possibilités de service national financé par le gouvernement fédéral en

« Nos vies sont déjà mobilisées pour servir un autre Royaume. C'est notre tâche, notre première et unique loyauté. »

Déclaration de Bruderhof, 1958

dehors de l'armée. Actuellement, moins de 85 000 postes de ce type sont offerts aux jeunes, soit moins de 4 % du nombre de militaires en service actif et de réserve. Et la commission appela à améliorer les incitations à ces programmes, telles que les allocations de subsistance et les prestations éducatives ; celles-ci étaient actuellement très en retard par rapport à celles offertes dans l'armée et mettaient ces programmes (tels que le Peace Corps et l'Améri-Corps) hors de la portée de nombreux jeunes. Ces changements contribueraient grandement à l'établissement d'une saine culture de service national altruiste.

Toutefois, même si les possibilités de service national se développent, il faudra encore assurer une solide protection contre l'objection de conscience. Les controverses sur le droit à ne pas tuer ne se limitent plus aux forces armées. Par

15. *Inspired to Serve: The Final Report of the National Commission on Military, National, and Public Service*, mars 2020.

exemple, ils touchent de plus en plus les professions de santé : des pharmacies firent l'objet d'une enquête réglementaire pour avoir prétendument violé les normes professionnelles et les principes de non-discrimination lorsque leurs propriétaires avaient refusé de fournir des médicaments susceptibles d'être des abortifs¹⁶; des auteurs de revues médicales évaluées par des pairs ont plaidé en faveur de règles obligeant les médecins à pratiquer l'euthanasie dans l'intérêt de l'autonomie individuelle.¹⁷

Objecteurs à la Guerre du Vietnam

Le Bruderhof américain que Jakob et les autres immigrants du Paraguay trouvèrent à leur arrivée avait également été marqué par l'objection de conscience. De nombreux anciens des camps de la fonction publique civile ne ressentait pas le sentiment de camaraderie et de partage qu'ils avaient trouvé là-bas, et ils rejoignirent ou fondèrent des communautés intentionnelles ; un certain nombre d'entre eux (dont le grand-père de ma femme) finirent par rejoindre le Bruderhof. La communauté se lia également d'amitié avec un large éventail de militants de la paix, de Dorothy Day à Eleanor Roosevelt.

Lorsque des jeunes hommes émigrèrent du Paraguay ou atteignirent leur majorité aux États-Unis, ils furent eux aussi soumis au recrutement. Les anciens du CPS furent ravis d'encadrer cette nouvelle génération d'objecteurs de conscience, en leur donnant des conseils pratiques et en leur racontant des histoires. Pendant la Seconde Guerre mondiale, désireux de travailler à une œuvre positive et de démontrer leur conviction en mettant en danger jusqu'à leur propre vie, beaucoup s'étaient portés volontaires pour les missions les plus dangereuses. L'un des nouveaux compatriotes de Jakob s'était porté volontaire pour une unité de

16. Voir par exemple *Stormans, Inc. v. Wiesman*, 136 S. Ct. 2433 (2016) (Alito, J., dissenting from denial of certiorari); voir aussi Brief of the Bruderhof and the National Committee for Amish Religious Freedom as Amici Curiae Supporting the Petitioners, *Stormans, Inc. v. Wiesman*, 136 S. Ct. 2433 (2016).

17. Voir par exemple Julian Savulescu and Udo Schuklenk, « Doctors Have No Right to Refuse Medical Assistance in Dying, Abortion or Contraception », *Bioethics* 31:3 (2017), 162–170.

pompier-parachutistes, mais avait été débouté parce qu'il dépassait de cinq kilos la limite de poids. Il se porta alors volontaire pour servir de cobaye médical. Deux docteurs de l'armée lui injectèrent une hépatite dans le cadre d'une étude sur la transmission et les traitements potentiels de la maladie. D'autres avaient servi de sujets de recherche lors de tests les exposant aux premiers vaccins contre la grippe. Ils reçurent d'abord le vaccin à l'essai, puis une dose du virus lui-même.

Les conseils et encouragements des objecteurs les plus âgés furent précieux, en particulier pour les premiers objecteurs de conscience du Paraguay.

Dès que quelqu'un était appelé, un comité de sélection local déterminait dans un premier temps s'il était sincère dans son objection de conscience. Les commissions avaient également droit de veto sur le service alternatif qu'un objecteur acceptait d'effectuer. (À cette époque, plutôt que faire partie d'un groupe de travail dans les camps du CPS, la plupart des objecteurs se voyaient attribuer des tâches individuelles au sein d'organisations à but non lucratif certifiées « d'intérêt national »). Les commissions de sélection étaient composées de volontaires locaux qui n'avaient généralement que peu de sympathie pour les objecteurs de conscience et disposaient d'un quota d'hommes à envoyer à l'Armée. Pour les Allemands venant d'un pays hispanophone, l'anglais n'était que leur deuxième, voire troisième langue : peu propice à présenter des arguments nuancés sur leur conviction personnelle.

La classification d'objecteur de conscience n'était pas non plus définitive. Par exemple, lorsqu'un jeune homme obtenait, en appel, le statut d'objecteur de conscience et qu'il fréquentait ensuite l'université, le service de sélection changeait automatiquement son statut en celui d'étudiant. À la fin de ses études, il était rapidement reclassé comme éligible à la conscription, ce qui nécessita un autre recours (qui aboutit).

Pendant tout ce temps, le Bruderhof affirma



toujours sans ambiguïté son but premier : vivre au quotidien les directives du Sermon sur la montagne. Bien que les membres de la communauté aient été unanimes à dire qu'ils ne serviraient pas dans l'Armée, même comme non-combattants, ils s'interrogeaient sur les alternatives au service militaire compatibles avec leurs croyances. En examinant cette question lors d'une réunion des membres en 1958, le groupe de Woodcrest afficha clairement ses priorités : « Nous reconnaissons que nous avons déjà le principe élémentaire qui permet d'évaluer chaque situation de relation avec le gouvernement. . . Nos vies ont déjà été mobilisées pour servir dans un autre Royaume. C'est notre mission, notre première et unique loyauté. Nous ne pouvons tenir compte d'aucun appel ou ordre qui nous éloignerait de cette tâche ».

Finalement, la communauté décida d'explorer un service alternatif sponsorisé par Bruderhof, afin que ses jeunes membres puissent remplir leurs deux obligations en même temps. L'hôpital du Bruderhof au Paraguay avait déjà été approuvé, et certains membres de Bruderhof y effectuèrent donc un service alternatif, jusqu'à sa fermeture en 1960. Suivant l'exemple des vétérans du camp du CPS en recherchant un service démontrant que leur opposition à la guerre n'était pas motivée par la lâcheté, le Bruderhof s'est également joint aux discussions sur

Les jeunes hommes remplissent leurs obligations de services alternatifs en travaillant dans l'imprimerie de Plough, 1967 environ.



Jakob, deuxième à partir de la droite, travaille dans l'usine de meubles Bruderhof en Pennsylvanie, vers 1965.

la formation d'une mission de maintien de la paix non violente en Afrique du Nord, sous la direction d'André Trocmé et du Mouvement international de la réconciliation, en coopération avec le Comité central mennonite et le Comité du service des Frères. (Finalement, aucun des groupes américains ne vit aboutir le projet). Bientôt, le Bruderhof fit approuver comme « d'intérêt national » des activités moins audacieuses, notamment l'enseignement dans les écoles élémentaires du Bruderhof.

Les stages chez Plough ont également été approuvés par le Service sélectif après une rigoureuse série d'examens, confirmant qu'était bien d'intérêt national la mission de Plough : « appeler les hommes à se tourner vers Dieu au milieu de cette si difficile situation mondiale ».

Jakob ne fut jamais appelé, et ne fut donc jamais officiellement tenu d'effectuer un service alternatif. Pourtant, comme le reste de la communauté, il s'est efforcé de vivre une alternative à la guerre. Cela prit de nombreuses formes. À l'extérieur de la communauté, cela se concrétisait par des années passées au sein de l'équipe locale de pompiers volontaires, les visites régulières à la prison et un travail à la banque alimentaire de la communauté. Au sein de la communauté, cela signifiait arriver chaque matin parmi les premiers à l'atelier de la communauté (habitude qu'il conserve encore, à l'âge de

quatre-vingt-sept ans) tout en servant la communauté comme pasteur. Pour ma grand-mère – la personne la plus généreuse et la plus aimante que je connaisse – cela signifiait s'occuper de ses voisins par des actes d'amour, infimes mais pratiques ; son sens aigu du bon cadeau au bon moment devint légendaire. Elle avait huit enfants à charge, mais sa maison était toujours ouverte aux visiteurs. Elle l'est toujours, non seulement pour ses petits-enfants,

mais aussi pour les jeunes hommes et femmes qui cherchent leur propre vocation.

Au-delà de la Résistance à la Guerre

Ces dernières années, le Bruderhof a créé de nouvelles communautés dans deux pays où la conscription militaire est encore en vigueur : la Corée du Sud et l'Autriche. Les jeunes hommes du Bruderhof y seront donc à nouveau soumis au service militaire. Toutefois, les similitudes entre ces pays s'arrêtent là, car leurs règlements militaires ne pourraient pas être plus différents dans leur application.

La Corée du Sud a une longue tradition de service militaire pour tous les citoyens masculins – ce qui n'est pas surprenant, étant donné qu'elle est officiellement en guerre avec la Corée du Nord. Le service militaire est un rite de passage culturel, et toute tentative de l'éviter est fortement stigmatisée, ce qui pourrait ruiner les perspectives de carrière de qui s'y risquerait. Jusqu'à récemment, les rares personnes qui refusaient le service militaire pour des raisons religieuses risquaient de longues peines de prison, suivies d'une vie entière avec le handicap d'un casier judiciaire. En 2018, cependant, la Cour constitutionnelle coréenne décida que le pays devait prendre des dispositions quant aux objecteurs de conscience. À la fin de l'année

dernière, un groupe de soixante-quatre objecteurs a entamé le premier service alternatif légalement reconnu en dehors de la chaîne de commandement militaire : trois ans de travail dans un établissement pénitentiaire, principalement comme cuisiniers et concierges. De nombreux militants sont soulagés que, malgré la nature punitive de ce travail, ils aient la possibilité de servir leur pays sans violer leur conscience.

En Autriche également, tout citoyen masculin est soumis au service militaire obligatoire. Cependant, il existe un droit automatique d'opter pour un service civil d'intérêt général à la place. Une grande majorité d'entre eux choisissent cette voie, en consacrant une année à la prise en charge des personnes âgées ou à des travaux de protection de l'environnement. Grâce à ces options, il n'est pas nécessaire de prévoir des dispositions spéciales pour protéger les objecteurs de conscience.

Le service national universel de l'Autriche suggère le potentiel inexploité de telles possibilités aux États-Unis et dans d'autres pays. Et l'application équitable de la conscription à l'ensemble de la société, tant en Autriche qu'en Corée du Sud, met en évidence l'inégalité économique du service militaire aux États-Unis. Le passage à une armée entièrement bénévole n'a fait qu'accélérer une tendance bien connue : la représentation massive des pauvres parmi les militaires (et les pertes qui en résultent). En commençant par une quasi-égalité pendant la Seconde Guerre mondiale, chaque grand conflit a vu s'accroître le fossé entre le revenu moyen des communautés pénalisées par un nombre élevé de victimes de guerre et celui des communautés en ayant moins à déplorer.¹⁸

Peu après le 11 septembre 2001, j'ai fréquenté un lycée dans une de ces zones à faibles revenus et j'ai facilement compris pourquoi persiste cette inégalité. Nous vivions dans un comté pauvre du sud-ouest de la Pennsylvanie, et mes camarades de classe s'accordaient à dire que la seule façon d'aller de l'avant c'était d'en partir. En l'absence de talents particuliers ou d'un milieu favorisé,

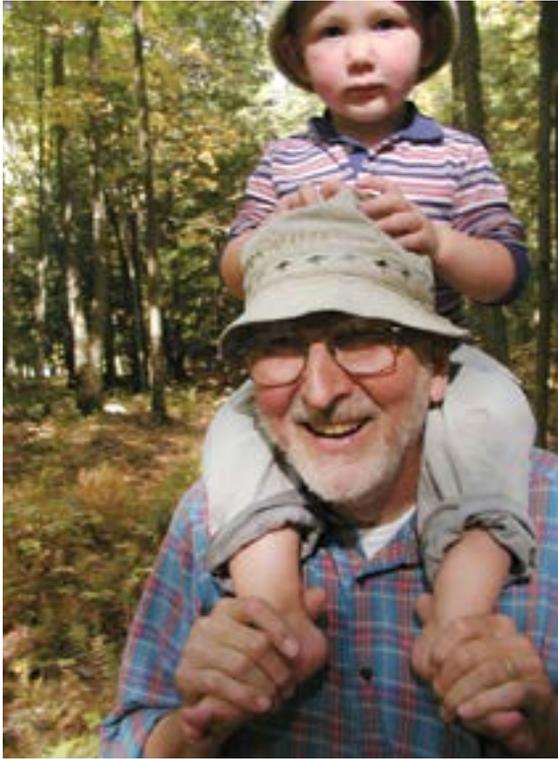
18. Voir par ex. Douglas L. Kriner et Francis X. Shen, « Invisible Inequality: The Two Americas of Military Sacrifice », *University of Memphis Law Review* 46 (2016), 545-635.

une voie évidente en ce sens était l'armée. Elle était ancrée dans la culture – la bande sonore du bus scolaire était composée d'hymnes nationaux militaristes tels que « God Bless the U.S.A. » (2003) de Lee Greenwood et « American Soldier » de Toby Keith – et renforcée par des publicités à la télévision scolaire et lors d'événements au lycée. Les recruteurs étaient régulièrement sur le campus et ils connaissaient déjà vos antécédents – si toutefois vous n'aviez pas exercé votre droit de retrait, enterré dans un texte écrit en tout petit à la page 33 du Manuel de l'Étudiant, avec l'option « refus des châtiments corporels ».

Ironiquement, pour beaucoup de mes camarades de lycée, la ville de New York a incarné l'iconographie du 11 septembre, mais elle était pour eux aussi exotique que Bagdad ou Kandahar. Et contrairement aux conscrits de Corée du Sud ou d'Israël, l'intérêt national qu'on leur demandait de défendre était très éloigné de leur vie quotidienne. Pourtant, qu'ils rêvent de voyager à travers le monde ou de suivre une formation avancée, pour beaucoup de mes pairs, leur plan B c'était bien l'armée.

Dans le contexte de l'après-11 septembre, un retour à la conscription semblait possible. Cela m'a donné à réfléchir – je n'avais pas une foi inébranlable, mais la bravoure et le prestige vantés par les campagnes publicitaires militaires m'inspiraient le même scepticisme. C'est en passant du temps avec Opa que j'ai compris qu'il ne suffit pas de s'opposer à la guerre : il faut trouver une cause positive pour avancer. Ce n'était pas tant ses paroles que son exemple. Il entretenait une correspondance active avec des communautés du monde entier. En même temps, il était profondément investi dans sa communauté locale. Si ses jours de pompier étaient loin derrière lui, il n'en redoublait pas moins

Pour nombre de mes camarades de lycée, la ville qui a incarné l'iconographie du 11 septembre 2001, New York, est aussi exotique que Bagdad ou Kandahar.



Jakob avec un de ses petits-enfants, 1990.

d'efforts en matière de pastorale et de charité. Et Oma, avec les discrètes attentions qu'elle prodiguait tant à l'invité inattendu qu'aux connaissances en difficulté éloignées de nous de plusieurs fuseaux horaires, incarnait une version différente du même engagement. Avec le temps, j'en suis venu à partager leur tranquille conviction : œuvrer à l'avènement du Royaume de Dieu est une vocation plus élevée – et servir son prochain et l'humanité vaut mieux que toute forme de patriotisme.

Notre société continuera à se heurter à des questions d'objection de conscience, et elle ferait bien de tirer les leçons de son histoire. Pendant la guerre

de l'Indépendance américaine, dans son décret sur la conscription, le Congrès continental en appela à une compréhension charitable du but commun, plutôt qu'à des injonctions trop violentes :

Comme certaines personnes, par principe religieux, ne peuvent de toute façon pas porter d'armes, ce Congrès n'entend pas faire violence à leur conscience, mais leur recommande sincèrement, en cette période de calamité universelle, d'apporter libéralement leur contribution au soulagement de leurs frères en détresse dans les différentes colonies, et rendre tout autre service à leur pays opprimé, ce qu'ils peuvent faire en accord avec leurs principes religieux.¹⁹

Ceux d'entre nous qui refusent de tuer feraient bien de tirer les leçons de leur propre histoire et de répondre dans le même esprit que leurs ancêtres à cet appel au soulagement des personnes en détresse.

Quand je m'assois à présent avec Opa, ses histoires sont encore moins nombreuses, mais il conserve sa verve et sa conviction. Notre conversation est souvent plongée dans un silence profond, empreint de sagesse, dans la confiance tranquille d'une vie bien vécue, au service des autres. Et je suis convaincu, plus que jamais, de suivre l'exemple d'Opa qui vit, selon les mots du fondateur quaker George Fox, « au nom de cette vie et de puissance, celles qui ont supprimé le motif de toutes les guerres ». ➤

19. Résolution du 18 juillet, 1775, in *Journals of the Continental Congress, 1774–1789*, v. 2 (W. Ford ed., 1905), 187, 189.



La non-violence n'est pas...

Lanza del Vasto

La non-violence n'est pas non-résistance au mal,
elle n'est pas impuissance ni indifférence.
Elle n'est pas inertie, ni force d'inertie.
Elle n'est pas résignation à la fatalité.
Elle n'est pas acceptation de l'injustice,
ni concession, ni accommodement ni flatterie au tyran,
ni complicité du silence et de l'inaction, ni tranquillité hautaine,
ni désertion devant le combat.

Elle défend au contraire sa cause avec une implacable ténacité,
avec un calme provoquant, et parfois elle attaque.
Jamais elle ne fuit, jamais elle ne recule,
jamais elle ne lâche prise, et jamais elle ne frappe.

Elle riposte à chaque coup en s'offrant à d'autres coups.
Elle riposte aux injures par la courtoisie.
Elle riposte aux accusations de lâcheté
par le témoignage de la présence au péril,
et de l'endurance dans l'épreuve.

Elle riposte aux mensonges par l'inlassable et précis
rétablissement de la vérité.

Elle riposte aux manœuvres par la simplicité et la droiture.
Elle riposte aux risées par une gravité digne.

A toute force du mal,
elle oppose non une force de même nature,
mais une force de nature opposée qui la compense. ➔





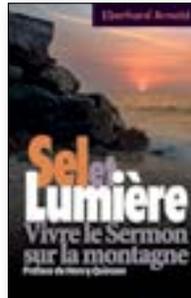
La révolution de Dieu ?

La communauté, la justice et le Royaume à venir

Eberhard Arnold
Préface de Laurent Fabre

Pour Arnold, la voie du disciple n'est pas une route vers un épanouissement religieux sans conséquences, mais une véritable révolution. . .

Broché, 235 pages / 978-1-63608-183-9 / 14,00 €



Sel et lumière

Vivre le Sermon sur la Montagne

Eberhard Arnold
Préface de Henry Quinson

Ce livre montre comment mettre ces paroles de Jésus en pratique du point de vue d'un écrivain qui croit qu'elles ne sont pas seulement fiables, mais incontournables.

Broché, 262 pages / 978-0-87486-338-3 / 16,00 €



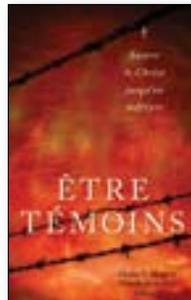
La paix sans illusions

Henri Roser

Porté par l'ardente conviction que seule la non-violence évangélique active est l'unique socle d'une vie harmonieuse

en société, Henri Roser a ouvert la voie à des générations d'hommes et de femmes soucieux de l'expérimenter et de dresser ainsi dans le monde des signes du Royaume qui vient.

Broché, 100 pages / 978-0-87486-862-3 / 8,00 €



Être témoin

Suivre le Christ jusqu'au martyre

Charles E. Moore et Timothy Keiderling (Éds.)

Pour ces hommes, pour ces femmes, la réponse est : tout ! Confrontés à de terribles persécutions, ils étaient prêts à rendre témoignage au Christ, même au prix de leur vie. Depuis la lapidation d'Étienne dans la Jérusalem du premier siècle jusqu'aux chrétiens du Nigeria, ces récits provenant du monde entier et de tous les siècles nous rappellent le prix d'une vie de disciple, en tout temps.

Broché, 270 pages / 978-0-87486-126-6 / 20,00 €

(suite de la page 60)

Zwingli sollicita donc un débat public, une confrontation avec son ancien collègue traducteur. C'est le 17 janvier 1525 qu'eut lieu ce débat. Le conseil municipal déclara Zwingli vainqueur. Manz lui-même en aurait peut-être convenu : malgré ses études en langues, sa formation n'arrivait pas à la cheville de l'éblouissante rhétorique humaniste si bien maîtrisée par Zwingli ; et sa théologie était loin d'être aussi sophistiquée. Seulement voilà, sa conscience, inspirée par les mots qu'il avait lui-même lus, se refusait à tout compromis. Le conseil ordonna à Félix et à son groupe de baptiser leurs enfants non baptisés sous huit jours. En fait, le petit groupe se réunit quelques jours plus tard chez Anna – et se baptisèrent mutuellement.

Quelques jours plus tard, Georg Blaurock, venu à Zurich pour suivre la polémique et qui avait été converti par Felix, se leva pour interrompre le service religieux d'État et parler des doctrines des *Täufer*, les baptiseurs. Le jour suivant, le petit cercle fut attaqué, la plupart des membres arrêtés et condamnés à une amende. Certains s'en acquittèrent. Quant à Félix, il refusa, au motif que la ville n'avait aucune juridiction sur le groupe de croyants. Il fut emprisonné pour la première fois.

Au printemps de cette année-là, Félix était de retour et prêchait à nouveau, après avoir réussi à s'évader de prison. Il fut finalement repris, mais libéré dès qu'il jura d'arrêter ses prêches - vœu qu'il s'empressa de rompre. Le mouvement se développa les deux années suivantes, malgré un nouveau décret réprimant le baptême des adultes, sous peine de mort. Finalement, le 3 décembre 1526, Félix et Georg furent repris, alors qu'ils prêchaient ensemble.

Georg fut condamné au bannissement. Félix, contrairement à Georg, qui était citoyen, fut condamné à mort. Il ne contesta pas les accusations ; même en ces circonstances, déclara-t-il, il ne refuserait le baptême à personne, pourvu qu'on soit disposé à être instruit dans la foi. Le 5 janvier 1527, il fut conduit de la prison sur une petite yole.



Il prêcha aux citadins rassemblés sur son chemin. Anna l'encourageait depuis la rive de la Limmat. Au milieu du courant, on lui passa un grand bâton entre les jambes et les bras, qui étaient liés. Les habitants de la rive l'entendirent chanter, sa voix faisant écho à celle d'Anna en montant vers le ciel : « In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum » (en toi Seigneur je remets mon esprit). Puis il fut poussé dans la rivière et maintenu sous l'eau jusqu'à ce qu'il se noie.

« Seul l'amour envers Dieu par le Christ subsistera et prévaudra », écrivit-il pendant ses derniers jours en cellule, dans une lettre au *Täufer*. « Non pas la vanité, la dénonciation ou la menace. C'est l'amour seul qui plaît à Dieu ; celui qui ne peut pas faire preuve d'amour ne tiendra pas devant Dieu. L'amour véritable du Christ ne détruira pas l'empire ; qui veut être héritier avec Christ apprend qu'il doit être miséricordieux, comme le Père qui est aux cieux est miséricordieux ».

Né hors mariage, Manz ne se maria jamais, et ses voyages semblent ne pas l'avoir entraîné plus loin que la périphérie de Zurich. Néanmoins, sa conviction que toute sa vie doit être une vie d'obéissance à l'Évangile, tel que compris par sa propre rencontre avec la Parole de Dieu, le conduisit à devenir l'un des fondateurs d'une communauté. Elle incarnait une façon radicalement nouvelle de comprendre l'engagement chrétien, ce qui lui valut d'être exécuté, et sa mort fut l'étincelle de la Réforme Radicale. ➤

Illustration du récit officiel de l'exécution de Felix Manz ; Felix est à la tribune, et Anna quelque part dans la foule.

Felix Manz

SUSANNAH BLACK

Avec l'œuvre de Jason Landsel

L LE 21 JANVIER 1525, UN groupe d'une quinzaine d'amis, pour la plupart des jeunes gens d'une vingtaine d'années, se réunit chez Anna Manz à Zurich. Ce qu'ils étaient venus faire là n'était pas encore techniquement illégal, mais le serait bientôt. Georg Blaurock arriva le premier : il fit sa confession de foi, et Conrad Grebel le baptisa. Les autres, un par un, se confessèrent ; Blaurock les baptisa aussi. La première église de la Réforme radicale était formée.

Parmi eux, Felix Manz : le fils d'Anna, âgé d'une vingtaine d'années. Deux ans plus tard et à cinq cents mètres de sa maison, il mourra, noyé dans la Limmat, sur ordre des pères de la ville.

Tout avait commencé quelques années auparavant, en 1519, lorsqu'un nouveau prêtre fut appelé à l'église de Zurich : Ulrich Zwingli, un érudit et un puissant prédicateur dont les sermons exégétiques adressés aux habitants de la ville étaient aussi des appels passionnés à soumettre leur vie à la Parole de Dieu. Félix fut séduit par le projet de Zwingli : réformer l'Église catholique – et rédiger une traduction en allemand de toute la Bible. Le jeune homme, qui avait une connaissance approfondie du latin, du grec et de l'hébreu, devint le disciple, collègue et ami de Zwingli.

Cependant, plus avançait le travail de traduction et d'exégèse des deux hommes, plus il constatait

que ses convictions n'étaient plus en harmonie avec celles de Zwingli. Les réformes de Zwingli, il en était convaincu, n'allaient pas assez loin : l'Église, telle que Félix la concevait à partir des Écritures, ne saurait être une organisation liée à un gouvernement terrestre ; encore moins pouvait-elle relever de la juridiction des Pères de la ville de Zurich. De

plus, Zwingli demandait que le baptême des enfants perpétue la tradition de l'église zurichoise, qui avait pleinement suivi la vision de Rome. Or, le baptême, selon Félix, devait témoigner de l'engagement découlant de la conversion d'un adulte, une profession de foi, impossible à imposer aux enfants, par définition incapables d'une telle

profession. Mais ce n'est pas tout : les chrétiens, croyait-il, ne doivent pas porter l'épée ni occuper de fonctions publiques ; un groupe de chrétiens se doit d'être une communauté dans laquelle, a minima, les richesses sont partagées librement avec ceux qui dans le besoin.

Zwingli persista dans sa prédication controversée. Mais en 1523, Manz, avec son ami Conrad Grebel, commença à prêcher également, amenant leurs propres convertis à cette compréhension plus radicale de l'engagement chrétien. Au péril de leur vie, plusieurs couples refusèrent de baptiser leurs nouveau-nés : leur conscience leur interdisait cette pratique.

(suite à la page précédente)

Pour les premiers Anabaptistes en 1525, la non-violence incarnait ce qui séparait l'Église du monde.

Susannah Black est rédactrice en chef de *La Charrue* et a écrit pour *First Things*, *Fare Forward*, *Front Porch Republic*, *Mere Orthodoxy* et *American Conservative*. Elle vit à New York.

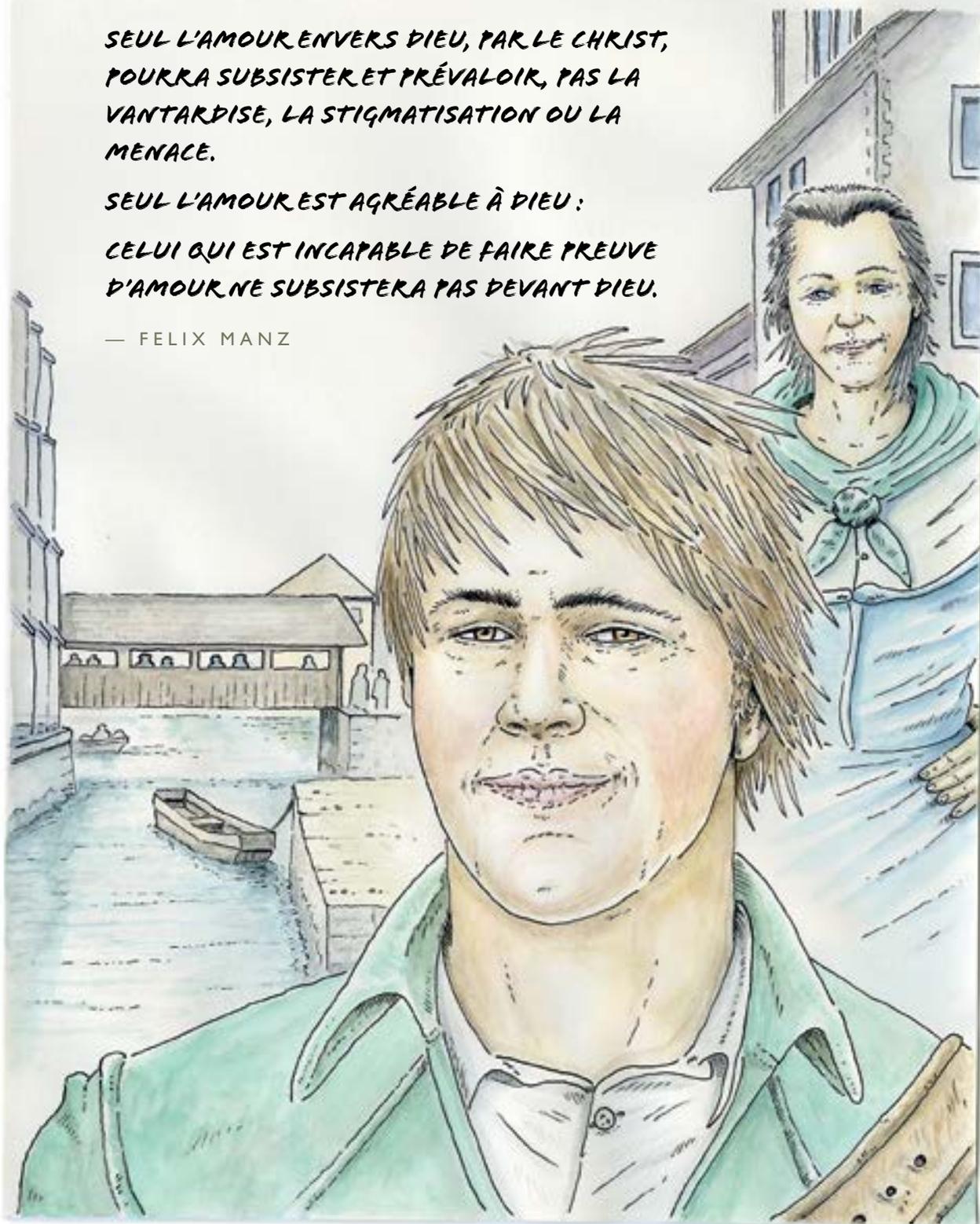
Jason Landsel est l'artiste de la série « *Forerunners* » de *La Charrue*, et le tableau ci-contre est également son œuvre.

**SEUL L'AMOUR ENVERS DIEU, PAR LE CHRIST,
POURRA SUBSISTER ET PRÉVALOIR, PAS LA
VANTARDISE, LA STIGMATISATION OU LA
MENACE.**

SEUL L'AMOUR EST AGRÉABLE À DIEU :

**CELUI QUI EST INCAPABLE DE FAIRE PREUVE
D'AMOUR NE SUBSISTERA PAS DEVANT DIEU.**

— FELIX MANZ





Tom Thomson, *Début du printemps*, 1917, huile sur panneau de bois

 La Charrue

LABOURER POUR QUE NAISSE UN MONDE NOUVEAU

www.editionscharrue.com

Plough Publishing House
Robertsbridge, East Sussex, UK
Walden, New York, USA
Elsmore, NSW, Australia